

CORIO LAN,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES;

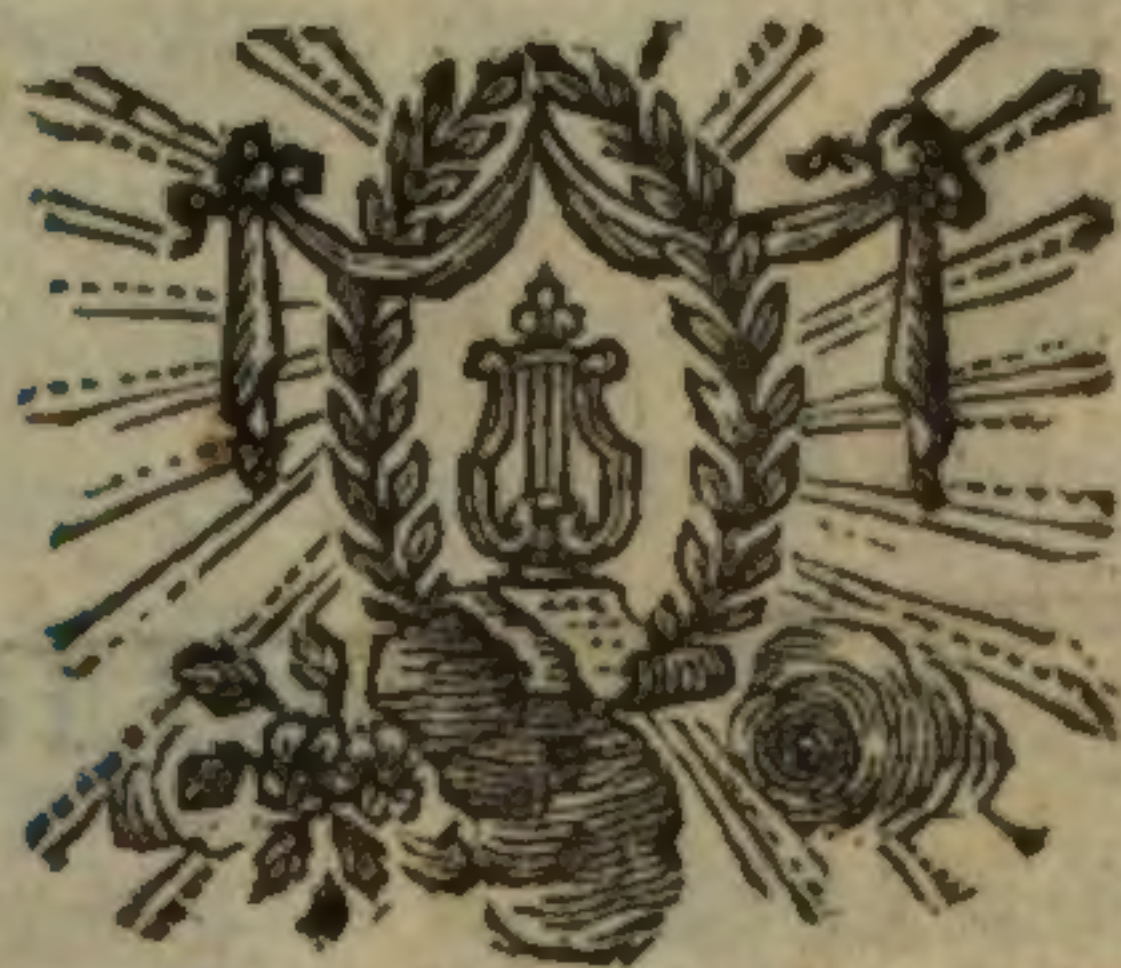
ET EN VERS.

PAR M. BALZE.

Vis consili expers, mole ruit sua.

Hor. liv. 3. Ode 4. vers 65.

Le prix est de 30 sols.



A PARIS;

Chez P R A U L T fils, Libraire du Roi,
Quai des Augustins, près la rue Pavée,
à l'Immortalité.

M. DCC. LXXVI.

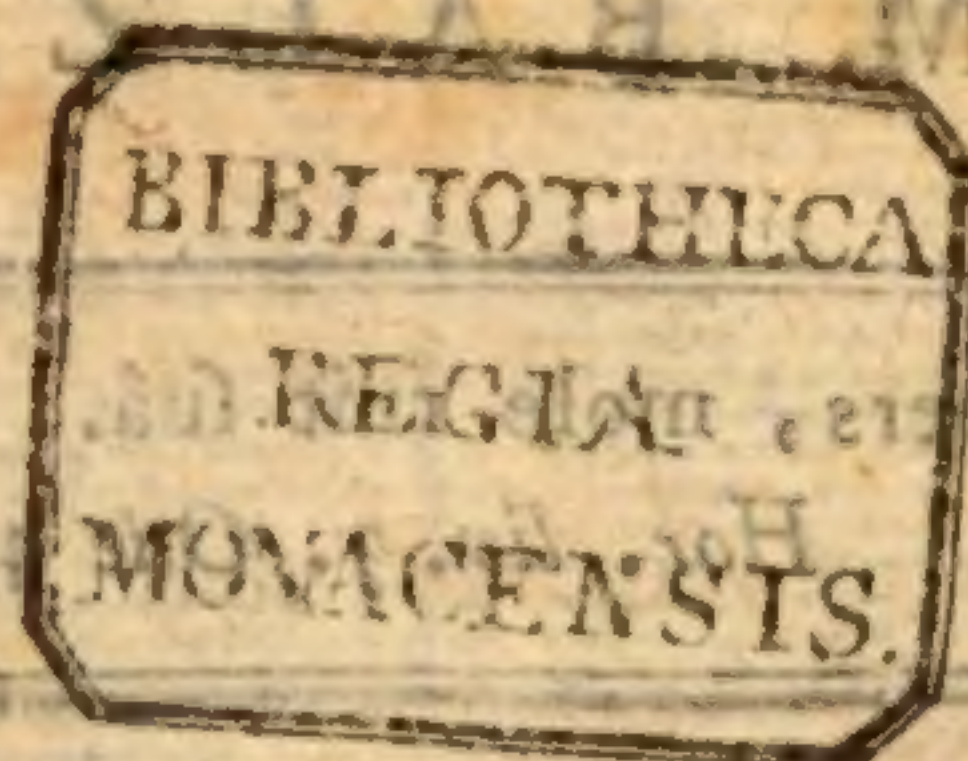
CORIOIAN.

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

ET EN VERS.

PAR M. RALFE.



Le prix est de 30 sols.



A PARIS,

Chez P. A. U. T. E. S., Libraire du Roi,
Quai des Augustins, près la rue Pavée,
à l'imprimerie.

M. DCC. LXXVI.

A SON EXCELLENCE

Monseigneur DURINI , Archevêque
d'Ancyre , Président , Prolégat , Gou-
verneur de la Ville d'Avignon & du
comté venaissin & Surintendant Général
des Armes de Sa Sainteté , en cet état.

MONSEIGNEUR ,

*C'Est dans les maximes lumineuses , les pen-
sées énergiques , les discours mâles & sublimes
d'un Historien Philosophe ; c'est dans les Ou-
vrages immortels du judicieux Plutarque , ou j'ai*

CORIOIAN.

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES;

ET EN VERS.

PAR M. RALFE.

BIBLIOTHECA

Vis conglis expis, unigenit

MONACENSIS.

Le prix est de 30 sols.



A PARIS,

Chez P. A. U. T. E. S., Libraire du Roi,
Quai des Augustins, près la rue Pavée,
à l'imprimerie.

M. DCC. LXXVI.



A SON EXCELLENCE

Monseigneur DURINI , Archevêque
d'Ancyre , Président , Prolégat , Gouverneur de la Ville d'Avignon & du comté vénéaisin & Surintendant Général des Armes de Sa Sainteté , en cet état,

MONSEIGNEUR ,

C'Est dans les maximes lumineuses , les pensées énergiques , les discours mâles & sublimes d'un Historien Philosophe ; c'est dans les Ouvrages immortels du judicieux Plutarque , ou j'ai

II. . . . ÉPITRE DEDICATOIRE

puisé les traits les plus hardis , les plus frappans d'une action théâtrale , qui n'a été que trop longtemps l'écueil d'une foule de nos Poètes. Plein du noble enthousiasme , qu'inspire la lecture de ce grand homme , j'ai osé , d'après ses Tableaux , calquer & dessiner les miens ; peindre les vaines supplications d'un Grand-Prêtre , les larmes victorieuses d'une mere , l'inespérée sensibilité d'un fils , le pardon de Rome , la fureur de Tullus , la mort de Coriolan.

Je sais que des Ecrivains , qui s'érigent , en législateurs de la scene , & qui substituent aux immuables principes de l'art , les bizarres caprices de leur imagination ; je sais que ces mêmes Ecrivains ont , jusques dans l'azile de la Tombe , poursuivi un guerrier indomptable , & qu'ils l'ont pour jamais banni de notre Théâtre , comme les Tribuns le chassèrent pour toujours de Rome. Pour justifier un semblable Ostracisme , ils ont soutenu , que ce sujet vraiment tragique ne pouvoit supporter l'étendue de cinq actes , & qu'après le magnifique spectacle de la clémence du Héros Romain , l'intérêt s'éteignoit tout-à-coup , ou du moins ne jettoit plus qu'une foible lueur. Ils ignorent sans doute , ces prétendus Aristarques , qu'en respectant les faits connus , essentiels , caractéristiques , un Auteur est le maître de son Drame ; qu'il peut l'étendre , le resserrer , le modifier à son gré ; & qu'il trouve toujours , dans les champs fertiles de l'invention , de l'éloquence & de l'harmonie , des

ÉPITRE DÉDICATOIRE iiij

richesses multipliées , qui suppléent , à la stérilité de la matiere , qu'il traite.

Guidé par ces motifs , bravant le préjugé , & peut-être aussi présument trop de mes forces , j'ai cédé à l'impulsion de la verve , & je me suis précipité , dans la brillante , mais périlleuse carrière des Sophocle & des Euripide. Je laisse au Tribunal des lecteurs éclairés , à décider , si j'ai rempli ma tâche , vaincu les difficultés , atteint au but , & mérité les lauriers de Melpomène.

Mais que dis-je ! ne dois-je pas me flatter d'obtenir tous les suffrages , puisque votre Excellence a daigné m'accorder le sien ? Oui , Monseigneur , c'est à l'homme de génie de juger les ouvrages de génie ; c'est à lui de fixer le rang & la célébrité des Auteurs , & de leur ouvrir , après les avoir couronnés , le Sanctuaire qu'il habite , celui de la gloire.

Aussi admirateur de ces talens distingués , qui vous élèvent , sur le Trône d'Apollon & des muses , je ne vanterai point ici , la noblesse d'un sang illustre , que rehausse celle du mérite personnel. Je ne parlerai point de ces dignités éminentes , que vous décorés bien plus , qu'elles ne vous décorent ; de cette inflexible justice , qui vous arme sans cesse , contre la rapine , la licence , & la mauvaise foi ; de ce désintéressement plus rare encore , dans un Gouverneur , que la sagesse , qui doit le diriger ; de cette adorable bienfaisance , qui vous rend le Titus des peuples , le Mecene des Littérateurs ; le

IV ÉPITRE DÉDICATOIRE

Pollion des Savans. C'est à l'héritier des pinceaux de Catulle , & de la lire d'horace ; à l'arbitre de la langue flexible & pittoresque des Virgile & des Césars , au noble rival du divin Pindare , à qui j'offre aujourd'hui mon encens & mes rimes.

En effet quel superbe titre eut jamais plus de droit , sur nos hommages , que celui de grand Poète ? Tel que l'astre du jour étincelle , au milieu des feux de l'Olimpe , tel l'art sublime des neuf sœurs éclate & raisonne , au milieu des arts les plus célèbres. Vainement un ciseau créateur donne , à la matiere docile , la vie , l'esprit & l'action : le marbre animé , par la savante main de Pigale , tombe , sous la main destructrice du tems ; ou ne respire qu'enchaîné sur un piédestal immobile. Mais les savantes productions des Corneille , des Racine , des Malherbe , des Rousseau , vos vers , Monseigneur , ces vers étincellans d'images , de pensées , de sentimens , de génie , ces vers portés , sur les rapides vaisseaux , qui sillonnent le vaste Océan , atteindront aux limites du monde ; ils rempliront de leur docte harmonie l'immense étendue des deux hémispheres , & vainqueurs de l'ignorance & de l'oubli , ils perceront le cahos des âges ; ils brilleront , à travers les revolutions des siècles ; ils feront le charme , l'admiration , les délices de nos derniers neveux.

Puisse ce tribut dramatique , offert bien moins au Prélat , qu'au grand homme , recevoir , avec l'empreinte de son nom , une émanation de sa gloire.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

Puisse-t-il uni à ses chef-d'œuvres , être gravé ,
comme eux , sur l'airain de l'immortalité , & con-
sacrer pour toujours les transports de ma gratitude ,
& les sentimens du très-profond respect , avec le-
quel , je suis ,

MONSEIGNEUR ;

De votre Excellence ;

Le très-humble & très-
obéissant serviteur.

B A L Z E

ÉPIÔTRE DÉDICATOIRE

Permettez-moi à ces deux d'envoyer, sous le
titre de, par l'intermédiaire de l'impression, & en-
fin pour donner les renseignements de nos amis
& les personnes qui ont personnellement connu les
deux, de leur

PROVINCIAL

De votre Excellence

Le 10 Mars 1788

Reçu par l'intermédiaire

B A L E



CLARISSIMO ATQUE ERUDITISSIMO VIRO,

DOMINO BALZE,

ANGELUS DURINI ARCHIEPISCOPUS ANCYRA-
NUS PRÆSES PROLEGATUS AVEN.

FLOS Vatum, BALZI, quo non divinior alter
Sive tonas Tragicum, Pindaricumque ruis;
Nomine sub nostro doctas dum lucis in auras
CORIOLANUM urges exposuisse tuum;
Hoc agis, in toto notescam ut scilicet orbe,
Particulam lucis contribuasque tuæ.
Gratia magna Tibi est: alienæ munere famæ,
Lectorisque tui credulitate fruar.
Scilicet esse aliquid credet peregrina DURINUM
Turba, nec ignoto jam licet esse mihi:
Chærilus ipse licet, junctus Tibi reddar Homerus,
Dulcis & arguto ex anseris cygnus ero.

AD EUMDEM.

QUOD nostro, BALZI, sub nomine CORIOLANUS
ILLE TUUS fertur docta per ora Virum:
Non ego dumtaxat tanto devincor honore,
Est devincta memor, sed Tibi Posteritas:
Quas ergo nequeo dignas Tibi reddere grates,
A Tibi devinctâ Posteritate feres.

(2)
AD EUMDEM.

GRÆCIA tres jactat vates grave syrma trahentes ;
Unum pro tribus his obtinet AVENIO :
Æschylon antiquâ qui majestate superbus
Grande cothurnato carmen hiat sonitu :
Quem Sophocles sequitur perfectior arte , priorem ,
DIVINI donat nomine quem Cicero :
Tertius Euripides Actææ gloria scenæ ,
In cujus labris attica apis residet ;
At nunc tres Tragicos refert qui BALZIUS unus
Præmia terna ferat digna tribus Tragicis.

DE EJUSDEM

CORIOLANO.

SI redeat superas Dux CORIOLANUS in auras ,
Herois plaudat casibus umbra suis
Nec doleat patriâ se jussum excedere Româ :
Exilio debet sic potuisse cani.

A D E U N D E M.

H E N D E C A S Y L L A B U M.

O quem Te memorem canamque BALZI!

Urbanissime Civium tuorum,

Facundissime Civium tuorum,

Quem Phœbus pater intimo in recessu

Ad umbras Heliconis erudit;

Cui Græcæ simul, & simul Latinæ

Favent cum Patriis novem Camœnæ,

O quem Te memorem canamque BALZI!

Odas Tu similes RUBELLIANIS, (*)

Et pares modulos BOILIANIS, (**)

Pangis; jam referunt tui cothurni

Divos CORNELIOS, RACINIOSque;

Nec cedunt Epigrammatum lepores

Musæ Bilbilicæ aut Catullianæ.

Ludunt singula singuli Poetæ,

Hæc Tu cuncta facis, potesque cuncta.

Sed nec summa tuæ sit ista laudis,

Tu quidquid GALILÆUS Italorum

(*) Racine.

(**) Boileau.

Fax olim docuit, sonatque quidquid
 Schola NEUTONII, COPERNICIque;
 Quidquid VOLFIUS edidit, BACONUS,
 LOKIUS, MALEBRACHIUS, LEIBNITZ
 Quidquid BUFFONIÆ indicantque Chartæ
 Doctæ, Juppiter, & laboriosæ!
 Apprimè capis, explicas ad unguem.
 Nondùm diximus. An est sacerdos
 Te gratus Themidi magis severæ?
 Et solertior expedire cæca
 Legum enigmata? Testis IPSE PRÆSES
 Testis innumera illa, cui fuisti
 Salus, perfugium, misella turba:
 Tanto Tu optimus omnium patronus,
 Quod nemo Tibi mittit Advocato
 Cœnatoria, neminique vendis
 Fori jurgia, verba rauca, & iras,
 Quidam ut Causidicûm solet malus grex,
 Verrens compita fasce cum Papyrûm.
 Qui iniquum intrepido tuetur ore,
 Qui palpat miseros Clientulos, &
 Sic circumvenit & capistrat illos,
 Spe victoriæ & usque nutrit, esse
 Donec quod rapiat videt misellis;
 Qui si Curia litibus sit orba,
 Lites feminat, armat, atque gignit;

Nova & stamina texit usque , & usque ,
 Committens Socios , Parentibus cum
 Natos , Conjugibusque cum , Maritos ,
 Sancta fœdera dissuens Amicum ,
 Fratres impia concitans ad arma :
 BALZI ut causidicis abes ab istis ?
 Ut dissentis , ut improbas , abhorres ?
 Qui templum Themidi sacrum , scelestis
 His probris temerantque , polluntque.
 Tu purus maculæ , integerque vitæ
 Nescis retia , stragulas , dolosque ,
 Agis conciliantis usque partes ,
 Bonos exoneras , malos revelas ,
 Tollis semina litium ; vetusta
 Solers stamina litium secare.
 O quem Te memorem , canamque BALZI !

ACTEURS.

MARTIUS CORIOLAN , *Général des Volsques , Beau-fils , & Collegue de Tullus.*

TULLUS , *Chef des Volsques , Beupere & Collegue de Coriolan.*

VOLUMNIE , *mere de Coriolan.*

VIRGILIE , *Epouse de Coriolan , & fille de Tullus.*

SEPTIME , *Pontife de Romulus.*

NONIUS , *Commandant de la Cavalerie des Volsques ,
Et Confident de Tullus.*

MARTIUS , *filz de Coriolan & de Virgilie.*

VESTALES.

GARDES.

*La Scene est dans le Camp des Volsques , sous les
remparts de Rome.*



CORIOLAN, *TRAGÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TULLUS, NONIUS.

TULLUS.

ENFIN graces aux Dieux, le jour, qui vient d'éclorre,
Est le dernier des jours d'un peuple que j'abhorre.
Ces brigands dispersés, qu'attroupa Romulus,
Dans le sang des mortels, ne se baigneront plus :
Le Ciel, qui prend pitié des malheurs de la terre,
Le Ciel, entre nos mains, dépose son tonnerre.
Remplissons ses desseins, & vengeons à la fois
Les injures du trône, & le mépris des loix ;
Brisons ces monumens, où le burin exprime,
Sur un bronze immortel, les triomphes du crime ;
Où tant de Rois fameux, trahis par le destin,
Pour de nouveaux affronts revivent, sur l'airain.

A

Il est temps que l'audace , en ruines féconde ;
 Gémisse , dans les fers , qu'elle prepare au monde ;
 Que de tant de héros les manes outragés
 Reçoivent , aux enfers , leurs vainqueurs égorgés.
 La fortune déjà , dans les champs de la gloire ,
 Sous nos brillants Drapeaux , enchaine la victoire ;
 Déjà ceints de lauriers , nos rapides Soldats
 Comptent par les succès , le nombre des combats ;
 Nos ennemis vaincus , épuisés par leurs pertes ,
 Nous livrent , en fuyant , leurs campagnes désertes.
 Rome , que les Dangers pressent de toutes parts ,
 N'a plus , entre elle , & nous , que ses foibles remparts.
 Tout cède : nos destins enchainent ceux du tibre :
 Le Capitole tombe , & l'univers est libre.

N O N I U S.

Qu'entends-je ! Quoi ! Tullus , qui sembloit , dans ces lieux ,
 En faveur des Romains , balancer tous nos Dieux ,
 Avec Coriolan , Tullus d'intelligence
 Partage , dans ce jour , les soins de sa vengeance
 Seigneur , Rome n'est plus , si les Volsques en vous ,
 Allument une haine égale à leur courroux.

T U L L I U S.

Depuis quand d'Antium Général infidelle ,
 Ai-je oublié ma gloire , & trahi sa querelle !
 Quoi ! d'un Volsque inflexible , & d'un Chef malheureux ,
 O toi , le Compagnon , & l'ami généreux ,
 Sans consulter mon rang , mon nom , mon caractère ,
 Tu juges de Tullus , ainsi que le vulgaire ;
 Et comme lui trompé , par de foibles dehors ,
 Tu vois mes actions , sans en voir les ressorts !
 Qui ! moi ! je cherirois cette ville perfide ,
 Toujours de ma grandeur & de mon sang avide !
 Regarde , Nonius , ce front cicatrisé ,
 Aux fureurs des combats si souvent exposé ;

Rapelle

Rapelle les malheurs , attachés sur mes traces ,
 Mes rivaux ennoblis , par mes seules disgraces ,
 Nos combats , nos revers , nos impuissants efforts ,
 Nos fleuves teints de sang , nos champs couverts de morts ,
 Nos richesses en proie à des soldats barbares ,
 Nos enfants égorgés , jusqu'au sein de nos lares ;
 Que te dirai-je enfin ! peins toi tous les forfaits :
 Des Romains , Nonius , ce sont là les bienfaits.
 Juge , d'après ces traits , si , dans un cœur sensible ,
 L'amitié peut couler de cette source horrible.

N O N I U S.

Non , Seigneur : mais d'où vient qu'ennemi des Romains ,
 Lorsque la foudre brille , & gronde dans vos mains ,
 Aux députés tremblans d'une ville coupable ,
 Vous ouvrez de ce camp l'entrée impénétrable ?

T U L I U S.

C'est pour voir aux genoux d'un de leurs Citoyens ,
 Ramper , en supliants , ces fiers patriciens ;
 Avilir à ses pieds , la pourpre consulaire ;
 Et par leurs sanglots même irriter sa colere.
 O Rome ! quels transports ! témoin de tes douleurs ,
 En attendant ton sang , je jouis de tes pleurs.
 C'est un de tes enfans , dont la haine t'opprime ;
 Et j'ai voulu punir le crime , par le crime.
 Oui , si Coriolan , au sein de mes foyers ,
 N'implora point envain les Dieux hospitaliers ;
 Si ce fameux banni , qu'irrite sa disgrace ,
 N'a point ensanglanté le marbre qu'il embrasse ;
 Ni l'himen de ma fille , unie à ce Romain ,
 Ni la foible pitié n'arrêtent point ma main.
 Il jure de porter la flamme , au Capitole ,
 D'expier , par le sang , le sang de Coriole ,
 De semer sur ses pas le carnage & l'horreur :
 Sa fureur , Nonius , apaise ma fureur.

C

C O R I O L A N .

N O N I U S .

A Ces transports , Seigneur , où tant de haine éclate ;
A ce noble courroux , vous êtes Antiate ;
Je reconnois Tullus.

T U L L U S .

Reconnois - le encor mieux ;
A ce calme apparent , qui trompe tous les yeux.
Séduite par l'éclat d'une fausse tendresse ,
Rome croit qu'à son sort , un Volsque s'intéresse ;
Que d'un triomphateur , armé par le courroux ,
Mon bras , pour la sauver , détournera les coups.
Peuple insensé , jouis d'une espérance vaine :
Mes bienfaits sont , pour toi , les presens de ma haine ;
Et si Tullus , ici , te protège & te sert ;
C'est que Coriolan te déteste , & te perd.
Ah ! si ce fier banni , trahissant ma vengeance ,
Pour la première fois , connoissoit la clémence ;
Si son ame féroce , ouverte à la pitié ,
Oublioit tes forfaits , & son inimitié ;
Mon courroux inflexible , ardent à le poursuivre ,
Le puniroit bientôt , de t'avoir laissé vivre ;
Et ce glaive enfoncé , dans son perfide flanc ,
Pour ton sang épargné , verseroit tout son sang.

N O N I U S .

Mais Rome cependant , pour conjurer l'orage ,
Peut de Coriolan ébranler le courage.
Le Pontife Septime , à ce cœur furieux ,
Fera-t'il donc , Seigneur , parler envain ses Dieux ?
Il est , dit-on au camp , où bientôt Volumnie ,
D'un Romain , par sa vue , étonnant le génie ,
Saura bien reveiller le devoir , par ses cris ,
Et dans Coriolan , ressusciter son fils.

T U L L U S .

Non , non : amis , parens , Pontife , épouse , mère ,

Rien ne peut d'un barbare étouffer la colere.
 Du crime au repentir , de la haine à l'amour ,
 Coriolan jamais n'éprouva le retour.
 Ce Romain outragé , que la vengeance agite ,
 Mit-il jamais de terme , aux forfaits , qu'il médite ?
 Son cœur que les périls ne peuvent étonner ,
 Son cœur sensible , & fier ne fait point pardonner.
 Ne crois pas que Tullus , d'une main infidelle ,
 Pour charger le portrait , charge aussi le modele ;
 J'ai peint Coriolan , d'après ses propres traits :
 Je l'admire , & le crains ; je l'estime , & le hais ;
 Et lorsqu'entre ses mains , j'ai remis ma puissance ;
 Ma raison , Nonius , conseilloit ma vengeance.
 Tu le vois : le Démon qui préside aux combats ,
 Avec ce nouveau chef , suit nos braves Soldats ;
 Au pied de ces remparts , où la gloire m'appelle ,
 Les belliers sont dressés , & la flamme étincelle.
 Coriolan proscriit un peuple factieux :
 J'en crois à son courroux , plus qu'à celui des Dieux.
 Oui , Rome périra. Qu'elle presse ; supplie ;
 Qu'aux genoux d'un vainqueur , la terreur l'humilie ;
 Qu'en ce camp , chaque jour , ma fille , par ses pleurs ,
 A son barbare époux , retrace ses douleurs ;
 Lui peigne de son fils l'enfance , & la misere ;
 Et reclame , pour lui , les tendresses de pere :
 La nature , le sang , & l'austere devoir
 Sur ce cœur inflexible , ont-ils quelque pouvoir ?
 Il faut contre sa haine , employer d'autres armes ;
 Il faut pour l'appaiser , du sang , & non de larmes :
 Il faut Septime vient : son front chargé d'ennui
 Décele les malheurs , qu'il redoute aujourd'hui.

SCENE II.

TULLUS, NONIUS, SEPTIME.

SEPTIME.

O U suis-je ! quels objets ! Dieux du Tibre & du monde,
O mes Dieux ! c'est sur vous , que mon espoir se fonde.

TULLUS.

Prêtre de Quirinus , Flamine , dont la voix
Est l'organe de Rome & l'appui de ses loix ,
Au sein tumultueux de ce camp formidable ,
Septime cherche-t'il un vainqueur implacable ?

SEPTIME.

Parmi tant d'ennemis , conjurés contre nous ,
Oui , je cherche , Seigneur , le plus cruel de tous :

TULLUS.

Connoissez-vous son cœur ?

SEPTIME.

Sanguinaire , & farouche ;
Nul soupir ne l'émeut , nul sanglot ne le touche.

TULLUS.

Qui triomphera donc de sa haine ?

SEPTIME.

Les Dieux.

TULLUS.

'Ah ? pourront-ils dompter un guerrier furieux ,
Qui , le fer à la main , au milieu des massacres ,
Va bientôt , dans le sang , noyer leurs simulacres ?

SEPTIME.

Ceux , qui d'un seul regard confondent les mortels ,
Les Dieux sauront défendre & Rome , & leurs Autels.

TRAGÉDIE.

3

Mais ce chef triomphant , que la vengeance anime ,
Ce barbare Romain . . .

T U L L U S.

Vous le verrez , Septime.

Vous , Nonius , allez , & pressez son retour.

Nonius sort.

Pontife , je veux bien vous parler , sans détour.
Dans ce séjour de sang , de fureur , & de haine ,
Quel espoir mensonger aujourd'hui vous entraîne ?
Ouvrez les yeux , voyez ces terribles apprêts ,
Ces chaines , ces flambeaux , ces glaives , & ces traits.
Le fier Coriolan jure votre ruine ;
Il triomphe ; tremblez , trop malheureux Flamine.
La mort vous investit : votre regne est passé :
Rien ne peut appaiser un vainqueur offensé.
En vain à pardonner vous voulez le résoudre :
Pour désarmer son bras , il faut un coup de foudre.

S C E N E III.

S E P T I M E.

LANCÉS vos traits : frappés , Dieux puissants ,
Dieux jaloux ;
D'un perfide Romain vengés vous ; vengés nous.
Que l'impie écrasé , sous vos coups de tonnerre ,
Par le bruit de sa chute , épouvante la terre ;
Que ses soldats nombreux , armés contre nos jours ,
Dans le Tibre entassés , en suspendent le Cours ;
Et que sur vos autels , mes mains foibles , tremblantes ,
Offrent , au lieu d'encens , leurs dépouilles sanglantes.
Mais quoi ! de nos périls les Dieux même étonnés ,

Sont-ils donc , comme nous , par la crainte enchaînés ?
 Souffriront-ils encor que le fer , & la flamme
 Les chassent de nos murs , ainsi que de Pergame ?
 Et qu'un héros pieux , né du sang de Venus ,
 Les porte , en gémissant , sur des bords inconnus ?
 Non , non : leur bras vengeur , si fertile en miracles ;
 Saura justifier la foi de nos oracles ,
 Tant d'auspices heureux , d'augures éclatants ,
 Trois siècles de combats , & de succès constants :
 Il saura , dans le sein de Rome désolée ,
 Ramener , & fixer la victoire envolée ,
 Et remettre à jamais , dans nos heureuses mains ,
 Le sceptre de la terre , & le sort des humains.
 Et toi , grand Romulus , fils du Dieu des batailles ,
 Toi , qui , du haut des cieus , veilles , sur ces murailles ;
 Protecteur des Romains , Dieu puissant , que je sers ,
 Viens : descends , au milieu des foudres , des éclairs.
 Contre tant d'ennemis , c'est toi seul , que j'oppose :
 Arme toi : défends nous : notre cause est ta cause.
 Entends nos cris plaintifs : vois nos pressants dangers :
 Arrache tes enfants des mains des étrangers :
 Dompte Coriolan : Prête , à ma voix , ce charme ,
 Ce pouvoir inconnu , qui touche , & qui désarme.
 Le voici , ce vainqueur de carnage affamé :
 Grand Dieu ! brise l'airain , dont son cœur est formé.



SCENE IV.

CORIO LAN , SEPTIME , NONIUS , *Gardes.*

CORIO LAN.

JE touche à ce moment , si cher à ma vengeance ,
 Où le sang des Romains va laver leur offense ;

TRAGÉDIE.

Où ces tours , ces palais , ces temples démolis ,
Sous l'herbe , pour jamais , seront ensevelis.
Cruels républicains , vous , dont la tyrannie ,
Sous l'orgueil des faisceaux , fait gémir l'aufonie ;
Barbares destructeurs & du Trône , & des Loix ,
L'astre du jour vous luit , pour la dernière fois.
Oui , trop long-tems mon bras , ce bras vengeur des crimes ,
A laissé respirer de coupables victimes.
Manes sanglants des Roix , vous serez satisfaits.
Recevez Dieux du Stix , le serment , que j'en fais
à Nonius ;

Et vous , brave guerrier , héros , que la victoire
Couronne , dans ce camp , des palmes de la gloire ;
Sous vos drapeaux flottants , au bruit des fiers clairons ;
Nonius , rassemblés vos nombreux escadrons :
Déployés , sous ces murs , leurs légions guerrières :
Offrez , à l'ennemi , d'invincibles barrières.
S'il tente d'échapper , à vos coups meurtriers ;
Que la mort , après lui , vole avec vos coursiers.
Frappés : exterminés : portés sur ce rivage ,
Le tumulte , l'effroi , le meurtre , & le ravage ;
Et qu'un jour l'avenir , instruit de nos combats ,
Cherche Rome , dans Rome , & ne la trouve pas.

SCENE V.

CORIOLAN, SEPTIME, Gardes.

CORIOLAN.

MAIS quoi ! ce peuple altier , dont j'assiege les portes ;
A-t'il , en députés , transformé ses Cohortes ?
Et lorsque de son sang la terre va fumer ,

Est-ce par des discours, qu'il croit me désarmer ?

à *Septime*.

Vous , qui fait pour gémir , au fond du Sanctuaire ;
Osez , dans ce séjour , mettre un pied téméraire ;
Sinistre Ambassadeur des Romains , que je hais ,
Je connois vos desseins ; connoissez mes projets.
Avant que le Soleil se couche , au sein de l'onde ,
Rome ne sera plus : j'aurai vengé le monde ;
Et ces monstres cachés , dans ces épaisses tours ,
Auront , sur la poussière , assouvi les vautours.
En vain de ces brigands embrassant la défense ,
Vous voulez , dans mon cœur , assoupir la vengeance ;
Apprenez aujourd'hui , que mon inimitié
Ne connoît ni pardon , ni remords , ni pitié ;
Que ce lin , ce bandeau , l'éclat du sacerdoce
Soit d'un foible secours , contre un soldat féroce ;
Et qu'enfin ; dans ces lieux remplis de mes succès ,
De même qu'aux enfers , l'espoir n'entra jamais.
Vous le pouvez : Parlez.

S E P T I M E .

Ah ! lorsque vos menaces
Annoncent , aux Romains , les dernières disgraces ;
Éperdu , gémissant , & dévoré d'ennuis ,
Que vous dire , Seigneur , dans l'état , où je suis ?
Plongez un peuple ingrat , dans la nuit éternelle ;
Votre vengeance est juste , & Rome est criminelle.
Dans les cris , dans l'horreur d'un tumulte civil ,
Rome a signé sa perte , en signant votre exil.
Mais , qu'ai-je dit ! ô Ciel ! Non , l'exil d'un grand'homme
Ne fut ni le projet , ni l'ouvrage de Rome.
Des triomphes du Tibre un génie envieux
Dicta , contre un héros , ce décret odieux ;
Et de ses noirs transports remplissant nos comices ;
Pour nous perdre , il fit seul toutes nos injustices.

Punissez

Punissez donc , en nous , les crimes des destins ;
Faites plus que n'ont fait tous les Dieux des Latins ;
Embrasez , renversez Rome , & le Capitole ;
Que sur nos murs détruits , votre bras nous immole ;
Frappez : mais en plongeant le fer dans notre sein
Souvenez-vous , Seigneur , que vous êtes Romain.

CORIOLAN.

Je l'accepte , ce nom , que ma raison déteste ,
Que Rome m'a ravi , qu'aujourd'hui Rome atteste ;
Oui , je deviens Romain : ce titre fait ma loi :
Il ne put rien sur vous , il ne peut rien sur moi.
Orgueilleux du dépôt d'une puissance auguste ,
N'en étiez vous armé , que pour la rendre injuste ?
Pour peser les mortels à des poids inégaux ,
Donner les fers au sage , au brigand les faisceaux ?
Le glaive , dans vos mains , opprime l'innocence ;
Dans les miennes , le glaive immole la licence ;
Et lorsqu'avec le fer , vous mesurez les loix ,
Avec le même fer , je ressaisis mes droits.
La force fut toujours votre raison suprême ;
Mais la force aujourd'hui s'arme , contre vous-même,
Le destin des combats a réglé notre sort :
Mon partage est la gloire , & le votre est la mort.

SEPTIME.

Que Rome ait abusé d'un pouvoir légitime ,
Qui vous donne le droit de la juger ?

CORIOLAN.

Son crime.

SEPTIME.

La Patrie en a-t'elle , aux yeux des Citoyens ?
Remplissez vos devoirs , sans consulter les siens.
En héros magnanime , & plus grand que l'offense ,
Au Souverain des Dieux , laissez en la vengeance.

Contre une mere , un fils arme-t'il son courroux ?
Votre mere , c'est Rome ; & son enfant , c'est vous.

C O R I O L A N .

Nos droits sont mutuels : je n'en connois point d'autres ;
Ceux de Rome sont-ils plus sacrés , que les nôtres ?
Aussi , sans m'en remettre aux soins de Jupiter ,
Ce bras plaide ma cause , & mon juge est ce fer.

S E P T I M E .

Quoi ! votre cœur Mais non , la voix de la Patrie
D'un vainqueur irrité calmera la furie.

C O R I O L A N .

Moi , je m'attendrirois ! Ah ! ne l'esperez pas :
Ma haine doit me suivre , au-delà du trépas.

S E P T I M E .

Barbare , es-tu plus grand , que les Dieux , que j'encense ?
Ces Dieux tout grands qu'ils sont , connoissent la clémence.
Au pied de leurs autels un Prêtre gémissant
Désarme , par ses pleurs , leur courroux menaçant.
Et moi , qui puis fléchir leur équité sévère ,
Ne saurais-je calmer ton injuste colere ?
Vois combien de Romains peuplent les sombres bords ;
Jamais le vieux Nocher n'a passé tant de morts ;
Et les traits du Sabin , le glaive du Samnite
Jamais de plus de sang n'ont grossi le Cocite.
Ces Guerriers expirants , ces cadavres épars
N'adouciront-ils pas tes farouches regards ?
Parle : quand verrons nous ta vengeance assouvie ?

C O R I O L A N .

Quand au dernier Romain j'arracherai la vie.

S E P T I M E .

Va , tigre : ce souhait est digne de ton cœur.

C O R I O L A N .

Il est bien foible encor , pour toute ma fureur.

SEPTIME.

Eh bien ! arme ton bras : rassemble tes cohortes :
 Accours : vole ; mais tremble à l'aspect de ces portes.
 Mêlés à nos héros , déjà les immortels
 S'appréhendent à venger le Tibre , & leurs autels ;
 Pallas couvre nos murs de sa terrible égide ;
 Neptune fait briller son trident homicide.
 Du puissant Quirinus , de l'invincible Mars ,
 Soutiens , si tu le peux , les foudroyants regards ;
 Combats contre les Dieux , vil enfant de la terre ;
 Et mesure aujourd'hui ton glaive , à leur tonnerre.

CORIOLAN.

Qu'entends-je ! Et depuis quand un Pontife odieux ,
 Dans le parti de Rome , ose enchaîner les Dieux ?
 Insensé , penſes-tu que ces êtres sublimes
 S'arment de leurs carreaux , pour défendre les crimes ;
 Et que leurs bras chargés , du ſoin de l'univers ,
 Protègent les brigands , qui lui donnent des fers ?
 C'est envain que tu crois te les rendre propices :
 Les vengeurs des forfaits n'en ſont pas les complices.
 L'injuſtice , la fraude , & les complots obscurs ,
 Romains , voilà vos dieux : qu'ils défendent vos murs.

à *Septime*.

Mais toi , qui dans ces lieux , ſacrés à la guerre ,
 Vends ta coupable voix , aux tirans de la terre ,
 Lorsque de deux tribuns les funeſtes complots
 D'un peuple turbulent ſouleverent les flots ;
 Et que Sicinius , armé par l'injuſtice ,
 Du haut de la tribune , ordonnoit mon ſupplice ;
 Miniſtre des autels , réponds : que faiſois-tu ?
 Citoyen ſans courage , & prêtre ſans vertu ,
 Au fond du Sanctuaire , oïſif , dans le ſilence ,
 Tu laiſſois , par la force , opprimer l'innocence.
 C'étoit alors pourtant , qu'aux tribuns factieux ,
 Tu devois , par tes cris , faire parler les Dieux ,

Etonner leur audace , à leur puissance altière ;
 De la Religion opposer la barrière ,
 Ménacer , supplier , attendrir , émouvoir ;
 Mais ton cœur n'a jamais consulté le devoir.
 Redoute donc ce bras ; fuis , coupable Flamine ;
 Quitte un camp , où de Rome on jure la ruine ;
 A tes republicains , cours annoncer leur sort ;
 Et sèche , dans la crainte , en attendant la mort.

S E P T I M E .

Vous , terribles témoins des projets d'un barbare ,
 Noires Divinités , qu'adore le Tenare ,
 Hécate , Némésis , inflexible Pluton ,
 Onde affreuse du Stix , flamme du Phlegeton ,
 Séjour d'effroi , de pleurs , de supplices , de peines ;
 Rivages ténébreux , demeures souterraines ,
 Si les cris des mortels pénètrent jusqu'à vous ,
 Dans ses justes transports , secondez mon courroux.
 D'un monstre furieux , d'un autre Capanée ,
 Parques , sous vos ciseaux , tranchez la destinée ;
 Eacus , ordonnez des supplices nouveaux ;
 Et vous , à la Lueur de vos pâles flambeaux ,
 Eumenides , traînez cette horrible victime :
 Je la devoue aux Dieux de l'inférieur abyme.
 C'en est fait : les enfers ne me tromperont pas.
 Adieu : je vais dans Rome , attendre ton trépas.

C O R I O L A N .

Sans le bandeau sacré , dont ta tête se pare ,
 Tu l'attendrois déjà , dans le fond du tartare :
 Lâche , de qui les mains , sous les sacrés couteaux ,
 N'ont jamais fait couler , que le sang des taureaux ,
 Ta foiblesse est ici ta force , & ta défense ;
 Mais dans Rome , où tu cours , redoute ma vengeance ;
 J'y vole , & dans ce jour , ce bras victorieux
 Te devoue , à la mort , sur l'autel de tes Dieux.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

CORIOLAN , TULLUS , Gardes.

Sur le théâtre est élevé un trône , environné des Chefs de l'armée Volsque , & d'une foule de Soldats.

CORIOLAN.

PEUPLE de conquérants , invincibles cohortes ,
 Vous , qui du Capitole allez briser les portes ,
 Et la flamme à la main , détruire pour jamais
 Un empire établi , sur tant d'affreux succès ,
 Cette ville superbe , oui , cette Rome altière ,
 Qui commandoit aux Rois , descend à la prière ;
 Et les tirans du Tibre , éperdus , effrayés ,
 Connoissent les revers , & tremblent à mes pieds.
 Immolons ces brigands : délivrons l'Ausonie :
 Frappons : fermons notre ame aux pleurs de Volumnie.
 Mais que dis-je ? elle vient : je l'entends , & ses cris
 Ébranlent mon courage , & glacent mes esprits.
 Nourri dans les combats , le sang , les funérailles ,
 Né pour vaincre , & punir , ai-je donc des entrailles !
 Suis-je , ainsi que le Peuple , asservi par l'instinct !
 Quoi ! ma mere supplie , & ma haine s'éteint !
 Rome l'emporteroit ! ces tribuns , que j'abhorré ,
 Malgré tous leurs forfaits , respireroient encore !
 Et je n'aurois vaincu ; que pour encourager ,
 Par un lâche pardon , l'envie à m'outrager !
 Aux traits de mon courroux , rien ne peut le soustraire ,

Peuple ingrat , ni le sort , ni les Dieux , ni ma mere
 Vois ce trône éclatant , élevé par mes mains :
 C'est de-là qu'un Romain doit juger les Romains ,
 Déployer sa vengeance , allumer le tonnerre ,
 T'écraser , & venger , l'Italie , & la terre.

TULLUS , aux Volsques.

Compagnons d'un Héros , dont le bras indompté
 Enchaîne , sous nos loix , le Tibre épouvanté ,
 Antiates , voici la fatale journée ,
 Qui va du monde entier régler la destinée ;
 Où les cris d'une mere , & ceux de tant de Rois
 Vont , tour-à-tour , défendre , & réclamer leurs droits.
 Qu'un grand-homme décide une si grande cause :
 Sur vous , Coriolan , Antium s'en repose ;
 A vos pieds Rome attend l'esclavage , ou la mort :
 Prononcez : dans vos mains , vous seul tenez son sort.
 Vous n'avez plus d'égal : j'en dépose le titre :
 Le vainqueur des Romains doit en être l'arbitre.

S C E N E I I.

CORIO LAN , TULLUS , NONIUS , Gardes.

NONIUS.

VOTRE mere , Seigneur , porte ses pas vers vous :
 Elle vient.

CORIO LAN.

Dieux puissants , soutenez mon courroux.

NONIUS.

De Vestales en deuil une troupe timide ,
 Au milieu de nos rangs l'accompagne , & la guide ;
 Les Volsques étonnés s'empreslent , pour la voir.

CORIO LAN.

Sur ce trône , Tullus , allons la recevoir.

TRAGÉDIE; 17

Montons : c'est elle. . . . ô Ciel ! Pour affermir ma haine,
Pour être sans pitié , songeons qu'elle est Romaine.

SCÈNE III.

CORIOLAN , VOLUMNIE , TULLUS ;
NONIUS , *Vestales en deuil , Gardes.*

VOLUMNIE , *appuyée sur des Vestales.*

DANS ces lieux , où la guerre arme ses bras sanglants ;
Prêtresses de Vesta , guidez mes pas tremblants ;
Mes filles , soutenez une mere éplorée ,
Qu'à de longues douleurs , les destins ont livrée.
Hélas ! notre ennemi , pour de nouveaux forfaits ;
Ose remplir le trône , & s'asseoir sous le dais ;
Tandis que nos Consuls , couchés dans la poussière ;
Fatiguent vainement le Ciel , de leur priere.
O justice des Dieux , quand éclaterez-vous ?
O chere Virgilie , est-ce là votre époux ?

VIRGILIE.

Oui , Madame , c'est lui , qu'une haine invincible ;
Semble rendre à nos maux toujours plus insensible.

VOLUMNIE.

Qu'attendre d'un Barbare , enivré par l'orgueil !
A-t'il daigné , sur nous , jeter un seul coup d'œil ,
S'éveiller un moment , aux cris de la nature ,
Et du sang ; qui lui parle , écouter le murmure ?

*En regardant Coriolan , qui fait un mouvement , pour
se lever , & qui est retenu , par Tullus.*

Ingrat !

Elle prend un ton grave , & s'adresse à Tullus.

Eh bien ! Tullus , dans vos guerrieres mains ,
La fortune aujourd'hui met le sort des Romains :

Vous triomphez ; sachez user de la victoire ;
 De vos brillants succès éternisez la gloire ;
 Justifiez le sort ; méritez d'être heureux ;
 Instruit par nos revers , montrez vous généreux.
 Un vainqueur n'est héros , qu'autant qu'à la vaillance ;
 Dans son cœur bienfaisant , il unit la clémence ;
 Et qu'aux champs de l'honneur , domptant ses ennemis ,
 Il fait leur pardonner , dès qu'il les a soumis.

T U L L U S.

Je n'examine pas , si ces grandes maximes ,
 Aux yeux de la raison , sont toujours légitimes ;
 Si jamais un vainqueur , conduit par l'équité ,
 Ne doit , au bien public , immoler la bonté.
 Madame , dans ce camp , où je suis sans puissance ;
 C'est voire fils , qui tient le glaive , & la balance ;
 Coriolan peut seul....

V O L U M N I E.

Coriolan n'est plus :
 Mon fils étoit Romain.

En s'adressant à Coriolan.

Répond , ô Martius ;
 Le crime n'est-il pas expié , par la peine ?
 Quel sang faut-il encor , pour éteindre ta haine ?
 De Romains égorgés nos sillons sont couverts ;
 Le bruit de nos malheurs a rempli l'univers ;
 Et l'excès de nos maux ; nos périls , nos alarmes ,
 Des yeux du Volsque même , arracheroient des larmes.
 Que veux tu ? qu'attends-tu ? tout tremble devant toi ;
 Connois donc la pitié : Rome connoît l'effroi.
 Ton bras ne s'est que trop appesanti sur elle :
 Un mortel garde-t'il une haine immortelle ?
 Cruel , si ton courroux ne doit jamais finir ,
 Cherche des ennemis , que tu puisses punir :
 Vois qui ta haine abaisse , & ta fureur élève :

Tes

Tes parens , tes amis vont tomber , sous ton glaive.

CORIOLAN , *s'adressant aux Volsques.*

Volsques , dont la valeur seconde mon courroux ,
Pour parens , pour amis , je ne connois que vous.

VOLUMNIE.

Je ne viens point ici te conseiller un crime ;
Ta tendresse pour eux n'est que trop légitime.
Le Volsque a tes sermens ; le Romain a ta foi ;
Si l'un te lie à lui , l'autre se lie à toi.
Le devoir , & l'honneur sont les Dieux d'un grand homme :
Suis l'honneur , le devoir ; sers Antium , & Rome ;
Unis des intérêts , que tu dois respecter ;
Sois Volsque , sois Romain.

CORIOLAN.

Qu'osés vous souhaiter ?

Je dois , comme Romain , je dois , comme Antiacte ,
Perdre Rome ennemie , ou punir Rome ingrate.

VOLUMNIE.

Tu dois , comme Romain , oublier ses forfaits ;
Comme Volsque , immoler la discorde à la paix ,
Aux pieds de la clémence , enchaîner la victoire ,
Et remettre , en ses mains , le dépôt de ta gloire :
Ce sont là tes devoirs , ceux que tu dois remplir ,
Les seuls , dont un vainqueur puisse s'enorgueillir.
Tu ne me reponds rien ; crois tu qu'un grand courage.
Ne puisse , sans bassesse , oublier un outrage ?
S'illustra-t'on jamais , par la férocité ,
Et fut-il des héros , sans générosité ?
Rome aujourd'hui t'implore ; entends sa voix plaintive ;
A tes lauriers sanglants , joins la paisible olive :
Pardonne : c'est assez nous avoir fait trembler ;
Releve l'ennemi , que tu peux accabler ;
Sois ton propre vainqueur ; étouffe ta colere ;
Accorde Rome enfin , aux larmes d'une mere.

E

Je l'accorde , aux héros opprimés , dans ses fers ;
A ces Rois , dont les cris l'appellent aux enfers.

V O L U M N I E.

Malheureux ! où t'emporte une aveugle furie ?
De tes propres succès , tu punis ta patrie !
Et dans ses noirs transports , ton courroux insensé
Lui redemande un sang , que ta main a versé !
Ces tirans , que tu plains , ont été tes victimes ;
Nos exploits sont les tiens ; nos crimes sont tes crimes ;
Et ton bras triomphant consacra mille fois ;
Dans les Temples des Dieux , les dépouilles des Rois.
Veux tu , que relisant les fastes de l'Histoire ,
Je t'accable du poids de ton antique gloire ;
Que je retrace encor ces tems , ces jours vantés ,
Où l'on a vu les Dieux combattre , à tes côtés ;
Où Castor , & Pollux tout fumants de carnage ,
Ont apparû , dans Rome , & loué ton courage ?
Nos plus heureux succès , nos plus brillants lauriers
Sont les fruits glorieux de tes travaux guerriers.
Quel héros , mieux que toi , soutint la république ?
Sur ton front , brille encor la couronne civique.
Tes bustes sont mêlés , aux marbres de Brutus ;
Et l'airain , malgré toi , conserve tes vertus.
Au midi de tes jours , compare ton aurore ;
Admires en l'éclat , s'il t'en souvient encore.
Des Tarquins , sous tes coups , le trône est renversé ;
Jusques dans Clusium l'Étrusque est repoussé :
Tout cède , ou tout perit ; tout fuit , sans se défendre ;
Tout parle des succès , que tu rougis d'entendre ;
Ton nom même , ton nom....

C O R I O L A N.

Nom de sang , nom d'horreur ,
Nom , que redouble ici ma haine , & ma fureur.
Ce nom , à mes amis si cruel , si funeste ,

De mes honneurs passez est tout ce qui me reste.
Banni par les Tribuns , par les grands poursuivi ,
Pour prix de mes travaux , Rome m'a tout ravi.
Ville ingrate , & perfide , esclave de l'envie ,
Tu m'oses outrager , & me laisser la vie !
Tremble : j'existe encor : je vis : C'en est assez.
Mes affronts , dans ton sang , seront tous effacés.

V O L U M N I E.

Quoi ! mes pleurs....

C O R I O L A N.

Seront vains.

V O L U M N I E.

Nos droits

C O R I O L A N.

Je les méprise.

V O L U M N I E.

Rome.....

C O R I O L A N.

Je la détruis.

V O L U M N I E.

Le Ciel....

C O R I O L A N.

Me favorise.

V O L U M N I E.

Le Ciel hait ton orgueil , & ta férocité.

Veux tu qu'il te protège ? imite sa bonté.

C O R I O L A N.

J'imite sa justice.

V O L U M N I E.

Elle s'arme , avec peine.

Le remords la fléchit , le repentir l'enchaîne ;

Elle cède à nos pleurs.

C O R I O L A N.

Elle excite mon bras.

V O L U M N I E.

Au nom de ta patrie.

CORIOLAN.

Un banni n'en a pas.

VOLUMNIE.

Au nom de Romulus.

CORIOLAN.

Romulus vous dédaigne ;

Il fuit loin d'une ville , où Sicinius regne.

VOLUMNIE.

Quel vainqueur irrité , quel monstre furieux

Ne s'attendrit , aux noms de patrie , & de Dieux !

Cependant les grands noms de Dieux , & de patrie

Ne peuvent d'un barbare adoucir la furie.

Eh bien ? Si l'équité , l'honneur , & le devoir ,

Si les loix , si les Dieux sont des noms , sans pouvoir ;

Pour ton propre intérêt , embrasse la clémence.

Du Démon des combats tu connois l'inconstance.

Un jour forme & détruit les palmes des guerriers ;

Le ciprès croit souvent , au milieu des lauriers ;

Et plus d'un conquérant , trahi par la victoire ,

Pleure , dans les revers , la perte de sa gloire.

Te dirai-je encor plus ? redoute nos destins ,

Ce génie immortel , qui conduit nos desseins ,

Qui triomphe toujours des plus puissants obstacles ,

Qui , dans les grands dangers , produit les grands miracles.

Et qu'ont pu les Vciens , les Eques , les Toscans ,

Et la foudre des Rois , & le fer des tirans ?

Des mains de Porfenna Coclés délivre Rome :

Tout un peuple combat , & ne peut vaincre un homme ,

Du furieux Acron , la terre a bu le sang.

Ce monarque terrible , & si fier de son rang ,

Attaque Romulus , & Romulus l'immole :

Son sceptre entanglanté pare le Capitole.

Téméraire vainqueur , crains Rome , crains le sort ;

Jusques sous tes lauriers , tu peux trouver la mort ;

Dans le Ciel orageux , où t'élève la guerre ;
 Sans cesse , à tes côtés , vois fumer le tonnerre.
 Assure donc tes jours , ta gloire , tes exploits :
 Force nos cœurs altiers de plier , sous tes loix :
 Etablis ta grandeur , sur un pardon sublime :
 Laisse à Sicinius , laisse l'horreur du crime.
 Par un forfait plus grand voudrois-tu l'effacer ?

C O R I O L A N.

Pour se venger d'un crime , il faut le surpasser.

V O L U M N I E.

Viens donc le consommer : viens , perfide : cours : vole ;
 Renverse nos remparts ; abats le Capitole ;
 Frappe : égorge : détruis : sois digne de ton rang ;
 Abreuve toi de pleurs ; enivre toi de sang ;
 Disperse les autels , sous tes mains sacrilèges :
 Les Peres du Sénat t'attendent , dans leurs sièges.
 Toi , qui fus leur enfant , deviens leur assassin :
 Barbare , enfonce leur un poignard , dans le sein.
 Et du héros fameux , qui forma ta jeunesse ,
 Du grand Valerius immole la vieilleesse.
 Tu frémis ! quels forfaits pourroient t'épouvanter ?
 Ose ce qu'autrefois Tullie osa tenter :
 Sur le corps déchiré de ta mere égorgée ,
 Pousse ton char affreux , dans Rome saccagée ;
 Et sa tête à la main , demande à tes guerriers ,
 Et des honneurs nouveaux , & de nouveaux lauriers.

elle sort.

C O R I O L A N.

O ma mere ! elle fuit ... Ciel ! Dans mon trouble extrême,
 Perdons ce que je hais , mais sauvons ce que j'aime.
 Volez , Gardes du trône , intrépides soldats ,
 Hâtez-vous : dans ce camp , qu'on retienne ses pas.

SCENE IV.

CORIOLAN, TULLUS, NONIUS;

& les principaux Chefs de l'Armée.

CORIOLAN.

VOUS l'avez vue , amis , cette fiere Romaine ,
 Qui joint l'insulte aux pleurs , la tendresse à la haine ;
 Qui portant ses sanglots , jusqu'au fond de mon cœur ,
 Au sein de la victoire , épouvante un vainqueur ;
 Et qui m'eut attendri , si mon ame inflexible
 Pouvoit se démentir , & devenir sensible.

TULLUS.

J'ai vu Coriolan , digne de ses exploits ,
 Soutenir , en héros , la querelle des Rois ,
 Dévouer les Romains , à sa juste colere ,
 Et triompher des pleurs , & des cris d'une mere.

CORIOLAN.

Juste Ciel ! que ces cris , que ces pleurs sont puissans !
 Dans quel désordre affreux , ont-ils plongé mes sens !
 Ah ! reprens , contre moi , Rome , reprens les armes :
 Je les redoute moins encore , que ces larmes.
 Mais tu jouiras peu du trouble , où tu me vois.
 C'en est trop : vengeons-nous : je le puis : je le dois.
 Allez , fier Nonius ; & que votre courage ,
 Sur le mont Aventin , s'ouvre un noble passage :
 C'est vous , qui nous devez ce triomphe éclatant :
 Votre gloire l'exige ; & la mienne l'attend.

aux Chefs de l'armée Volsque.

Vous , Héros , rassemblez vos guerriers invincibles ;
 Excitez leur grand cœur : armez leurs bras terribles ;
 Qu'ils brûlent de vous suivre , & qu'ils partagent tous
 Mes transports , ma fureur , ma haine , & mon courroux.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

CORIO LAN , VIRGILIE.

VIRGILIE.

ROME va donc perir ! vôt're haine funeste
Livre au fer destructeur , l'azile qui nous reste ,
Et pleins de vos transports , déjà de toutes parts ,
Vos farouches Soldats marchent , vers nos remparts !
Quel sinistre démon , après tant de tempêtes ,
Fait encore gronder la foudre , sur nos têtes ?
Contre qui sa fureur arme-t'elle vos bras ?
L'aspect de ce séjour ne vous glace-t'il pas ?
Où courez Vous ?

CORIO LAN.

A Rome , où l'éclat de ma vie
Excita d'un vil peuple & l'audace & l'envie ;
Où les laches Tribuns oserent m'outrager ;
Où je dois , en héros , perir ou me venger.

VIRGILIE.

Quoi ! ce n'est point assez , cruel , pour ta vengeance ;
Que le Tibre asservi coule , sous ta puissance ;
Que la terre , en ses flancs , ne puisse receler
La foule des guerriers , que tu viens d'immoler ;
Et que des tours d'Anxur , jusqu'aux champs de Nomante ,
Ton bras ait tout rempli d'horreur & d'épouvante.
Il faut encore , il faut que nos murs renversés
N'offrent à tes regards , que des morts entassés ;
Que nos Temples brûlants éclairent ta victoire ;

Que des fleuves de sang éternisent ta gloire ;
 Et que le Capitole , abbattu , par ta main ,
 Cache , dans ses débris , jusqu'au nom de Romain.
 Ainsi , toujours de meurtre , & de carnage avide ,
 Un éternel courroux est le Dieu , qui te guide ;
 Et ton barbare cœur , qu'on n'attendrit jamais ,
 Excite encor ton bras , à de nouveaux forfaits.
 Assouvis donc ta rage , & satisfais ta haine ;
 Une Volsque ose ici s'avouer pour Romaine ;
 Ton épouse dément , & brave ton courroux ;
 Punis une rebelle , & cesse d'être époux.
 Frappe : voila ma tête : immole ta victime.
 Puisse ce parricide être ton dernier crime ;
 Ou si ta haine exige un sang plus précieux ,
 Tu peux la contenter , ta mere est sous tes yeux.

C O R I O L A N .

Que son aspect , O Ciel ! m'épouvante , & m'accable ,
 Et qu'il va m'en couter , pour être inexorable !

S C E N E I I .

CORIO LAN , VOLUMNIE , VIRGILIE , MARTIUS ,
Vestales , Gardes.

V O L U M N I E .

DEs projets d'Antium , Ministre furieux ,
 Qui lui vends , sans éffroi , ta patrie & tes Dieux ;
 Toi , qui dans les transports , que le courroux t'inspire ,
 Ne te crois pas vengé , tant qu'un Romain respire ,
 Volsque ennemi , répond : de quel droit tes Soldats
 Osent ils observer , & retenir mes pas ?
 Par quel ordre secret , de gardes investie ,
 Ne puis-je de ce camp obtenir la sortie ?
 Ne sçais-tu pas qu'ici sur la foi de Tullus ,
J'entra

J'entr'ai libre ? D'où vient que je ne le suis plus ?

C O R I O L A N.

Quoi ! dans ces murs affreux , que détruit ma colere ,
Irois-je abandonner une tête si chere !

V O L U M N I E.

Je t'entends : tu veux donc , que lorsque ta fureur
Va tout remplir de sang , de tumulte & d'horreur ;
Lorsqu'au milieu des cris , des sanglots , des alarmes ,
La vengeance , & la mort vont consacrer tes armes ,
Témoin de tes forfaits , & devorant mes pleurs :

Je vienne t'applaudir de mes propres malheurs ;
Et trainant , dans l'opprobre , une vie importune ,
J'aille , dans Antium , adorer ta fortune.

Mais sçais-tu que mon cœur est au-dessus du sort ?

Que tu peux m'arracher la vie , & non la mort ?

Et que de quelque orgueil , que ton pouvoir t'ennivre ,
Il n'est pas assez grand , pour me forcer à vivre ?

Je vivrois ! Je verrois tes Soldats inhumains

Charger de fers honteux , les veuves des Romains ,
Dans leurs bras tout fumants de meurtre , & de carnage ,
De la fiere Pallas ravir l'auguste image ,

Et fouler , sous leurs pieds , dans nos murs abatus ,
La cendre , & le tombeau d'Horace , & de Brutus !

Ah ! plutôt contre moi , ces foibles mains tournées

Auront tranché le cours de mes tristes journées ;

J'aurai sçu prévenir , par un coup généreux ,

Du sort , qui nous trahit , les revers douloureux ;

Et rendant aux Romains le sang , qui t'a fait naître ,

Les venger , me punir , de t'avoir donné l'être.

Nouvelle Hécube , hélas ! dans ces flancs abhorrés ,

J'ai porté l'ennemi de nos Temples sacrés ;

C'est moi , qui nourrissant ton ardeur martiale ,

Formois cette valeur , à Rome si fatale ;

Je préparois sa perte , en excitant ton cœur ;

F

Enfin , Rome , sans moi , n'auroit point de vainqueur ;
 Ton active prudence , & ton bouillant courage ,
 Tes exploits , tous nos maux sont mon funeste ouvrage ;
 Ah ! que n'ai-je en ce cœur , avide de combats ,
 Plongé l'acier fatal , dont je chargeois ton bras ,
 Precipité tes jours , dans les gouffres du Tibre ;
 Que ne suis-je sans fils , & Rome seroit libre !
 Cruel , qui dans le cours de nos malheurs affreux ,
 Me ravis le seul bien , qui reste aux malheureux :
 Oui , dans l'excès de maux , que cause ta vengeance ,
 Je n'ose de nos Dieux réclamer la puissance.
 Hélas ! que demander aux arbitres du sort ?
 Ta honte , ou nos succès , notre perte , ou ta mort :
 Détermine mon ame égarée , incertaine :
 Tous mes vœux sont cruels : je suis mere , & Romaine ;
 Voudrois-je que d'un fils traîné par nos guerriers ,
 La hache du Licteur abatit les lauriers ?
 Ou que Rome sanglante , au Volsque abandonnée ,
 Fut au char du vainqueur pour jamais enchaînée ?
 De quel côté pancher ? Pour qui former des vœux ?

C O R I O L A N .

Rangez-vous du parti , qu'ont embrassé les Dieux.
 Qu'entre un fils triomphant , & le Romain perfide ;
 La raison des héros , le succès vous décide.
 Si quelque doute encor partageoit vos esprits ,
 Rappeliez-vous ce jour de tumulte & de cris ,
 Ce jour....

V O L U M N I E .

N'en trace pas la douloureuse histoire ;
 Laisse ce soin cruel à ma triste mémoire.
 Je fais que ton exil injuste , inattendu ,
 Porta le désespoir ; dans mon cœur éperdu ;
 Mais je rappelle aussi , que dans le deuil plongée ,
 Ta gloire consolait une mere affligée.

Ta gloire te restoit : l'honneur du Consulat ;
 Ce rang , que tu briguois , n'en valoit pas l'éclat.
 Illustre par toi-même , aux fureurs de l'envie ,
 Le sort , pour t'éprouver , abandonna ta vie.
 J'ai vu , dans Antium , s'éclipser ta splendeur ;
 Tu n'as pu soutenir le poids de ta grandeur.
 Les clameurs d'un vil peuple , un refus , un outrage
 Ont obscurci ta gloire , & vaincu ton courage ;
 Et dans l'adversité , ton esprit abattu
 A montré que l'orgueil faisoit seul ta vertu.
 Ainsi ta fermeté , pliant sous la disgrâce ,
 De quelques factieux n'a pu braver l'audace.
 Un héros , dans la sphere , ou le Ciel l'a placé ;
 S'irrite-t'il des cris du vulgaire insensé ?
 Ce n'est , qu'en sa vertu , qu'il met sa confiance :
 L'univers crouleroit , sans troubler sa constance.

C O R I O L A N.

Rome jouiroit dont du fruit de ses forfaits !

V I O L U M N I E.

Non : Rome jouiroit du prix de tes bienfaits ;
 De festons immortels , elle ceindroit tes bustes ;
 Et mêleroit ton nom , aux noms les plus augustes.
 Elle admire , dans toi , la noble fermeté ,
 Le courage ; faut-il exclure la bonté ?
 Si tu veux la bannir , du moins que ta vengeance
 Ne confonde jamais le crime , & l'innocence.
 Ces nobles vétérans , & ces jeunes guerriers ,
 Dont la valeur , sous toi , moissonnoit les lauriers ;
 Ces grands patriciens , ces héros consulaires ,
 Qui sauverent tes jours des fureurs populaires ,
 Ces femmes , ces vieillards , dans nos malheurs communs ,
 Tomberont sous tes coups , ainsi que nos Tribuns ;
 Et l'enfant , au berceau , poursuivi par ta haine ,
 Sans avoir part au crime , aura part à la peine.

Tu rougis : je le vois : mais dans le sang nourri ;
 Ton cœur altier s'étonne , & n'est point attendri.
 Il insulte peut-être , à ma douleur amère.

Ah ! n'avilissons plus la dignité de mère :
 Respectons nous : cessons , pour fléchir son courroux ;
 D'employer des moyens , trop indignes de nous.
 Prêtresses de vesta , victimes , qu'un perfide ,
 Destine , dans ce jour , au glaive parricide ,
 Avancés : remettez aux mains d'un furieux ,
 Du sang des Martiens le reste précieux.

Les Vestales s'avancent , & lui remettent son fils :
 Voilà ton fils. Hélas ! ta cruelle vengeance
 Alloit , dans ces remparts , immoler son enfance ;
 Elle l'eut accablé , sous leurs Vastes débris :
 Ton cœur redoutoit peu de le perdre , à ce prix ;
 Mais Rome te le rend , & toujours magnanime ,
 Lorsque tu la détruis , elle t'épargne un crime.

C O R I O L A N , *embrassant son fils :*
 O le premier plaisir , qu'un pere malheureux
 Éprouve , dans le sein d'un exil rigoureux !
 O ma joie ! ô mon sang !

V O L U M N I E.

Quel affreux héritage ,
 Quel nom va ta fureur lui laisser en partage ?
 Rebuté , fugitif , sans foyers , sans appui ,
 L'horreur , qu'on a pour toi , s'étendra jusqu'à lui :
 Fils d'un pere connu , par sa haine implacable ,
 Ton nom seul à jamais le rendra redoutable ;
 Et l'exemple récent de nos tristes revers ,
 Contre le sang d'un traître , armera l'univers.
 Sauve-le des malheurs , où ton crime l'expose ;
 C'est un devoir sacré , que l'équité t'impose.
 Par tous ces demi-Dieux , dont ton fils est issu ,
 Transmets lui ton sang pur , comme tu l'as reçu ;

Si tu n'es citoyen , vois ton fils , & sois pere ;
Que la tendresse , en toi , désarme la colere.

C O R I O L A N.

Quel est donc ton pouvoir , ô nature ! quel cri
Réveille la pitié , dans mon cœur attendri ?
Que vois-je ! autour de moi tout gémit , & tout pleure :
Ah ! redoutable enfant , éloigne toi.

V O L U M N I E , *Arrétant Martius , & le rame-
nant à Coriolan.*

Demeure ;

Calme ce furieux irrité , contre nous ;
Pour sauver ta patrie , embrasse ses genoux ;
Sur ses cruelles mains , ose imprimer ta bouche ;
Fais passer tes sanglots , dans son ame farouche ;
Enchaîne , dans tes bras , ce superbe vainqueur ;
Et porte le remords , jusqu'au fond de son cœur.

C O R I O L A N.

O mon fils ! ô Romains ! ô tendresse ! ô vengeance !
Puis-je oublier l'affront ? Dois-je punir l'offense ?
Dans le trouble , où je suis , je ne me connois plus.

V O L U M N I E.

Mes larmes , mes conseils , mes cris sont superflus :
Vainement , par mes soins , la nature te presse.
Eh bien ! puisqu'à ce point la fortune m'abaisse ,
Puisque je dois mourir , ou vaincre ton courroux ;
Tu m'y forces , cruel ; je tombe à tes genoux.
Contemple Volumnie ; à tes pieds abattue ;
Assouvis tes regards de cette affreuse vue.
C'est ainsi , que dans Rome , où te conduit le sort ;
De tes barbares mains , je recevrai la mort.
Hélas ! Lorsque mes soins ont formé ta jeunesse ,
Tu ne promettois pas ce prix , à ma tendresse ;
De la vertu pour lors tu suivois les sentiers ;
Tu mettois , à mes pieds , ta gloire , & tes lauriers ;

Et moi , je suis aux tiens ; moi , j'arrose de larmes
 D'un coupable vainqueur les parricides armes ;
 Et je les baigne en vain : je ne puis l'appaiser :
 En regrets , en sanglots , il me laisse épuiser :
 Il me voit : il m'entend : & son ame cruelle
 Refuse un seul soupir , à ma douleur mortelle.
 Ah Barbare !

CORIOLAN , *la relevant.*

Ah ! ma mere !

VOLUMNIE.

Arrête : que dis-tu ?

Pour être encor mon fils , en as-tu la vertu ?
 Je chérissais ce fils , & j'en étois chérie ;
 Mon fils étoit l'honneur , l'appui de sa patrie ;
 Mon fils défendoit Rome ; & toi , tu la combats ;
 Il m'aimoit ; tu me hais. Cruel , tu ne l'es pas.
 Non , le Ciel ne pourroit unir , dans le même homme ,
 Le fils de Volumnie , & l'ennemi de Rome.

CORIOLAN , *attendri.*

Ah ! je suis votre fils.

VOLUMNIE.

Ai-je fléchi ton cœur ?

CORIOLAN.

Vous avez triomphé d'un superbe vainqueur.

VOLUMNIE.

T'ai-je rendu Romain ?

CORIOLAN.

Je le suis : je veux l'être :

Je pardonne.

VOLUMNIE , *avec transport.*

A ces traits j'aime à te reconnoître.

Viens , mon sang , viens , mon fils , dans mes embrassemens ,
 Raffermer d'un Romain les nobles sentimens.

Les Dieux t'avoient formé trop grand , trop magnanime ,

Trop digne de leur rang , pour te livrer au crime.
O Rome ! ô mon país ! vous ne servirez pas :
Coriolan vous rend & son cœur , & son bras.
C'en est fait : à mes vœux le sort n'est plus contraire ;
J'ai retrouvé mon fils.

C O R I O L A N.

J'ai retrouvé ma mère.
Pour remplir cependant ses plus tendres souhaits ;
Hâtons-nous d'assurer son bonheur , & la paix.

S C E N E I I I.

CORIOLAN , VOLUMNIE , VIRGILIE , MARTIUS ;
NONIUS , *Vestales , Romains enchaînés ,*
Gardes.

N O N I U S , *suivi de Romains enchaînés.*

Vous triomphez , Seigneur ; & jamais la victoire
N'a d'un succès plus prompt couronné votre gloire.
Nos combattans guidés , par votre heureux destin ,
Ont planté nos drapeaux , sur le mont Aventin.
De ce poste orgueilleux , disputant l'avantage ,
Les Romains , au péril opposent le courage ;
Mais tout cède aux efforts des Volsques indignés ;
Dans le sang ennemi nous nous sommes baignés ;
Et ces Guerriers captifs , que devant vous j'amène. . .

C O R I O L A N.

Il suffit , Nonius : que l'on brise leur chaîne.
Ma colere s'éteint , & les pleurs maternels
En calment pour toujours les transports criminels.

(*aux Romains*)

Allés , chefs malheureux , qu'opprimoit ma vengeance ;

A Rome épouvantée annoncer ma clémence.
 Puisque la pitié s'ouvre, un cœur tel que le mien ;
 Quel féroce mortel peut lui fermer le sien ?
 Que le Volsque aime donc une ville que j'aime ;
 Bientôt de mes projets je l'instruirai moi-même ;
 Et mon cœur trop fameux , par ses heureux forfaits ,
 Ne s'illustrera plus qu'à force de bienfaits.

S C E N E IV.

N O N I U S.

QUEL est donc ce discours qui me glace, & m'étonne !
 L'ai-je bien entendu ! Coriolan pardonne !
 Rome échappe à nos fers ! un instant a détruit
 De tant de longs combats le salaire & le fruit !
 Un banni , qui nous doit sa vie , & sa puissance ;
 Se dément , nous trahit , & trahit sa vengeance !
 Qui l'eut cru ! Mais Tullus dirige ici ses pas :
 Peignons-lui des malheurs qu'il ne soupçonne pas.

S C E N E V.

T U L L U S , N O N I U S.

N O N I U S.

AH ! Seigneur , apprenez qu'elle est notre disgrâce :
 Le fier Coriolan , ce Romain , dont l'audace ,
 Après tant de moissons de palmes , de lauriers ,
 Promettoit Rome entière , à nos travaux Guerriers ;
 Ce Romain est fléchi.

T U L L U S.

TULLUS.

Lui !

NONIUS.

Lui-même. Sa mere

A presque sous mes yeux désarmé sa colere ;
Et les premiers objets , à ses regards offerts ,
Nos captifs orgueilleux ont vu briser leurs fers.
Enfin ce que n'a pu le Sénat ni Septime ,
Une femme l'obtient.

TULLUS.

O perfidie ! ô crime !

Traître , que dans nos murs je devais égorger ;
Toi qui ne vis qu'autant que tu peux me venger ;
Tu tiens de moi ton rang & ton pouvoir suprême ;
Et ton cœur effrené s'en sert , contre moi-même !
Étoit-ce pour sauver mes cruels ennemis ,
Que ce rang , ce pouvoir , dans tes mains fut remis ?
Quoi ! Lorsque ta fureur renverse Coriole ,
Je verrois par tes soins , fleurir le Capitole ,
Et la foudre allumée , en s'exhalant dans l'air ,
N'auroit pour nous venger , fait briller que l'éclair !
Ah ! ma haine s'accroît , lorsque la tienne cesse :
J'adopte ta vengeance , & non point ta tendresse.
Les pleurs , qui t'ont flechi ne peuvent rien sur moi :
Ta tête me répond de ton manque de foi.
En un mot , perd la vie , ou soutiens ma querelle :
Porte la flamme à Rome ou péris avec elle.
Mais , Nonius , laissons des discours superflus.
Es-tu Volsqué ?

NONIUS.

Oui , Seigneur , & l'ami de Tullus.

TULLUS.

Eh bien ! fers l'amitié , ton païs , & la gloire.
Viens : allons , sur nos pas , rappeler la victoire ;

D'un perfide Romain prévenons les projets ;
 Et fermons tous les cœurs , au desir de la paix ;
 qu'éveillés par nos cris , tous les Chefs de l'armée
 Rallument , contre lui , leur haine envenimée.
 L'éclat de ses hauts faits , ses succès inouis
 N'ont que trop irrité , ceux qu'ils ont éblouis ;
 Qu'ami des factions , le soldat mercénaire ,
 Par l'appas du butin , devienne sanguinaire ;
 Et que le camp rempli de trouble , & de débats ;
 Perde Coriolan , ou l'entraîne aux combats.

N O N I U S.

Oui , Seigneur , unissons l'audace , & la prudence ;
 Armons l'ambition , l'intérêt , la vengeance.
 Qui fait des passions mettre en jeu le ressort ,
 Asservit les mortels , & maîtrise le sort.
 En vain Coriolan , fier de sa renommée ,
 Voudroit donner des loix à la puissance armée :
 Que peut-il ? ce haut rang , dont il fait son appui ,
 Son pouvoir est à nous , bien plus qu'il n'est à lui.
 Si nous n'y consentons , il ne sauroit nous nuire.
 Nous l'avons élevé , nous pouvons le détruire .
 L'audace est dans son cœur : la force est dans nos mains ;
 Et , quand nous le voudrons , nous perdrons les Romains.

T U L L U S.

Perdons les : je le veux : que ma vengeance éclate :
 Contre Coriolan , irritons l'Antiate ;
 Et que , dans ses desseins , le perfide obstiné
 Trouve , par nos complots , tout le camp mutiné.

Fin du troisieme Acte.



ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

TULLUS, VIRGILIE.

TULLUS.

FUIS loin de mes regards : n'irrite plus ma haine ;
O fléau de mes jours , lâche républicaine.
Tous les liens du sang sont rompus entre nous ;
Je ne te connois plus : redoute mon courroux.
Fuis moi , te dis-je.

VIRGILIE.

Epouse , & fille infortunée ,
A des pleurs éternels , suis-je donc condamnée ?
Du sort le plus affreux j'éprouve la rigueur :
Tout ce que je chéris s'arme , contre mon cœur.
La colere renaît , du sein de la colere ;
Elle quitte l'époux , pour enflammer le pere ;
Et dans le même instant , où je crois respirer ,
Mes yeux , baignés de pleurs , ont encore à pleurer.
Ah ! calmez les transports d'une haine fatale ;
A mes sanglots du moins donnez quelque intervalle.
Soyez tel qu'autrefois , sensible à nos douleurs :
Votre cœur attendri s'ouvroit à nos malheurs ;
Je retrouvois en vous , le pere , le grand homme :
Le pere me plaignoit , le héros plaignoit Rome.
Hélas ! me trompiez vous ?

TULLUS.

Je plaignois Rome ! O Dieux !
Dans le fond de ce cœur tu devois lire mieux.

S'il a pu déguiser son courroux sanguinaire ;

C'est que d'un furieux il armoit la colere :

Oui , ma haine vouloit vous perdre , par sa main :

Tel fut l'horrible nœud d'un Volsque & d'un Romain !

Mais ce lien sanglant , que forma la vengeance ,

Le perfide le rompt , par sa lâche clémence ,

Il vend , pour quelques pleurs , nos exploits , nos lauriers ,

Le prix de nos travaux , le sang de nos guerriers.

Qu'il tremble : ma fureur , que redouble son crime ,

Peut , au milieu du camp , le prendre pour Victime.

Rome , tu n'as encor triomphé qu'à demi :

Il te reste à fléchir ton plus grand ennemi ;

Ou plutôt rejetant une espérance vaine ,

Il te reste à tomber , sous les coups de ma haine.

V I R G I L I E.

Detrompez-vous : voyez ces superbes remparts :

C'est-là que sont rangés les boucliers de Mars ;

Que la brillante flamme , à Vesta consacrée ,

D'un empire éternel présage la durée ;

Et que dignes du sort , à leur grand cœur promis ,

Les Romains regneront , sur l'univers soumis.

T U L L U S.

Peuple indigne du jour , opprobre de la terre ,

Insolent dans la paix , & cruel dans la guerre ;

Qui du Roc Tarpeïen connu par tes forfaits ,

Devores l'univers , dans tes vastes souhaits ,

Il te sied bien , à toi , troupe de vils esclaves ;

D'oser au monde entier préparer des entraves !

Quel succès éclatant , quel immortel exploit ,

Quel titre glorieux t'en ont donné le droit ?

Tes fastes ne sont pleins que de sang , de ruines :

Ce Capitole affreux recele tes rapines :

Cette enceinte , ces tours , ces remparts abhorrés ,

Par le sang de Rémus , ont été consacrés.

Dans les ombres , l'horreur , & le bruit d'un orage ;

Ton fondateur lui-même a ressenti ta rage ,
 Et victime immolée à tes projets cruels ,
 Il a reçu de toi., la mort , & des autels.
 Quel séjour ! quelle ville en crimes si féconde !
 Quels affreux souverains , pour le Tibre , & le monde !
 Lâches usurpateurs du trône des Tarquins ,
 Expirez , sous mes coups , tirans républicains :
 Monstres , de qui l'orgueil déffioit le tonnerre ,
 De votre horrible aspect , purgez enfin la terre ;
 Emules des Titans , éprouvez en le sort ,
 Et tombés foudroyés , dans les bras de la mort.

VIRGILIE.

Connoissez ces Romains , que vous voulez détruire :
 Témoin de leurs vertus , je puis vous en instruire.
 Heureux dans l'indigence , & grands sous d'humbles toits ,
 J'ai vu des conquérans dédaigner l'or des Rois ,
 Des guerriers , dont le nom brille dans nos annales ,
 Ouvrir leurs champs féconds , de leurs mains triomphales ,
 Des héros au-dessus de l'un & l'autre sort ,
 Regarder , du même œil , & la vie , & la mort ;
 Et le vainqueur modeste , au sein de la victoire ,
 Des plus heureux succès ne cueillir que la gloire.
 O Rome ! que l'envie , en sondant tes desseins ,
 T'accuse d'attenter , sur les droits les plus saints ,
 De tout soumettre au fer , de regner par la guerre :
 Tes vertus , tes bienfaits enchaîneront la terre.
 La justice est ta force : on ne te voit jamais ,
 A l'ardeur d'envahir , sacrifier la paix :
 Tu présentes l'olive , & le glaive homicide ,
 Ton ennemi choisit , & son choix te décide ;
 Et si ton bras vainqueur le range , sous ta loi ,
 Il devient ton enfant , pour regner avec toi.

TULLUS.

O Vous , qui l'entendez , Dieux témoins de ma haine ,
 Deviez vous de mon sang former une Romaine !

Je le suis , oui , Seigneur , ce nom m'énorgueillit :
Plus qu'un trône , ce nom m'illustre.

T U L L U S.

Il T'avilit.

O perfide ! ô ma honte ! objet d'horreur !

V I R G I L I E.

Mon Pere !

T U L L U S.

Cesse d'être Romaine , & tu me deviens chere ;
Sois Volsque ; sois mon sang ; n'arrête plus mes coups ;
Cache , ou taries tes pleurs ; crains , ou fers mon courroux.

V I R G I L I E.

N'employez , sur mon cœur , qu'un pouvoir légitime :
Vous n'avez pas le droit de commander un crime ;
C'en seroit un , pour moi , d'adopter vos transports :
Ma gloire doit tenter de plus nobles efforts :
Elle doit triompher d'une injuste vengeance ,
Elle doit , malgré vous , vous rendre à la clémence.
Ne croyez pourtant pas , qu'au fort de mes ennuis ,
Je puisse , un seul moment oublier qui je suis :
Je crains d'être parjure , autant que d'être ingrate ;
J'aime Rome , il est vrai : mais je suis Antiate.
Mes devoirs ont leurs droits , & ces droits ont leurs rangs ;
Ils ne sont pas détruits , pour être différens.
Dans tous les deux partis , je trouve ma famille :
Je suis mere dans l'un , dans l'autre je suis fille :
Le Volsque , & le Romain m'intéressent pour eux :
Mais dans leurs demelés , je suis au malheureux.
Oui , si dans sa faveur , la fortune volage
Des Romains abattus relevoit le courage ,
Si de nouveau son bras , secondant nos guerriers ,
Sur vos remparts sanglans , leur offroit des lauriers ,
Vous me verriez voler , au milieu de leurs armes ,

Remplir leur sein cruel , de mes cris , de mes larmes ,
Glacer ces furieux ; m'opposer à leurs coups ;
Faire en un mot , sur eux , ce que je fais sur vous.

T U L I U S.

Laisse ce triste soin , aux Romaines tremblantes ;
Volsque , couronne toi , de nos palmes brillantes ;
Quitte un parti vaincu , pour en suivre un vainqueur ;
Qu'Antium triomphant regne seul dans ton cœur.
De nos cruels tirans , massacrés sur ces rives ,
Vois traîner dans nos murs , les images captives ;
Vois nos Héros briser les fers des Souverains ,
Et recevoir l'encens de leurs contemporains ;
Vois enfin ton pays , consacré par l'histoire ,
Remplir tout l'univers , de l'éclat de sa gloire.

V I R G I L I E.

Ah ! si par l'équité vos lauriers ennoblis ,
Sur des bords étrangers , avoient été cueillis ,
A l'effort de vos bras , j'eusse applaudis moi-même ;
Ma patrie eut connu jusqu'à quel point je l'aime.
Mais ces cruels festons sont baignés de nos pleurs ;
Antium , tes succès ne sont que nos malheurs.
Que dis-je ! ils sont les tiens : c'est ton sang que tu verses :
En frappant les Romains , c'est ton sein , que tu perces.
Nous te sommes unis , par les plus tendres nœuds ;
Presque tous nos enfans sont tes propres neveux.
Hélas ! à ce grand nom , le Sabin redoutable
Se déponilla jadis de sa haine indomptable.
Tes soldats renommés , tes Volsques belliqueux
Seront-ils , à nos cris , plus insensibles qu'eux ?
Volons , emprenons nous de fléchir leur colere ;
Faisons parler le sang : montrons la fille au pere :
Offrons , à nos vainqueurs , au milieu des combats ,
Nos enfans bégayans , qui leur tendent les bras ;
Et qu'à leurs tendres cris , ces guerriers invincibles ;

Se retrouvent un cœur , & deviennent sensibles ;

T U L L U S.

Ecoute.

V I R G I L I E.

Eh bien ! Seigneur.

T U L L U S.

Chéris-tu ton époux ?

V I R G I L I E.

Comme un don précieux , que j'ai reçus de vous.

T U L L U S.

Et Rome ?

V I R G I L I E.

Vous savez que je l'aime en Romaine.

T U L L U S.

Veux-tu calmer enfin les transports de ma haine ?

V I R G I L I E.

Si je le veux ! ô Ciel !

T U L L U S.

Tu le peux.

V I R G I L I E.

Je le puis !

Que ne ferois-je point ! dissipez mes ennuis :

Prononcez.

T U L L U S.

Pour dompter le courroux qui m'anime ,

Il faut du sang ; il faut une grande victime ,

Rome , ou Coriolan , l'un ou l'autre aujourd'hui.

V I R G I L I E.

Dieux !

T U L L U S.

Consulte toi bien : choisis entre elle & lui :

Décide dans mes mains la foudre est allumée :

Pour en lancer les traits , je vole dans l'armée :

Là , j'attends ton époux ; s'il trompe notre espoir ,

S'il

S'il s'obstine à la paix , je reprends mon pouvoir :
J'en userai. Vois donc ce traître , que j'abhorre :
Il faut ou Rome , ou lui ; je le répète encore ;
Et si ton lâche cœur ne me livre aucun d'eux ,
Tremble que ma fureur ne les prenne tous deux.

SCENE II.

VIRGILIE.

IL faut ou Rome ; ou lui ! c'est de moi qu'on demande ,
C'est de moi qu'on attend cette exécration !
Dans tes gouffres profonds , ô terre , engloutis moi :
Sauve moi d'un forfait , qui me glace d'effroi.
J'irois contre un époux tourner ces mains perfides !
Je vous ferois revivre affreuses Danaïdes !
Ou comme Tarpeïa , j'ouvrerois à Tullus ,
Ces tours , ces murs sacrés , qu'éleva Romulus !
Pere dénaturé , que la vengeance enflamme ,
Pour faire un pareil choix , prête moi donc ton ame ;
Ou du moins , en formant ce barbare dessein ,
Étouffe la pitié , qui déchire mon sein.
Non , je ne serai point sacrilege ou parjure :
A Rome , à mon époux , je garde une fois pure ;
Et des droits paternels quel que soit le pouvoir ,
J'en connois un plus grand , celui de mon devoir.
Vous , qui le protégez , ô vous Dieux , que j'implore ;
Sauvez ces murs : sauvez un époux que j'adore....
Mais Volumnie , & lui s'avancent , vers ces lieux.
Ciel ! voilà donc le sang , qu'exige un furieux.

S C E N E I I I.

CORIOLAN , VOLUMNIE , VIRGILIE , *Gardes.*

V O L U M N I E.

FILLE d'un pere illustre, épouse d'un grand homme ;
 Et pour tout dire enfin , citoyenne de Rome ,
 Sur ce front alarmé , d'où vient cette pâleur ?
 Le bonheur des Romains fait-il votre malheur ?

V I R G I L I E.

Ils me sont toujours chers.

V O L U M N I E.

Partagez donc leur joie.

V I R G I L I E.

Je la sens : mais s'il faut que mon cœur se déploie ;
 Ce bienfait d'un héros , ce calme inespéré ,
 Le bonheur des Romains est-il bien assuré ?
 L'Antiate cruel , dont l'avidie insolence
 Dès Temples de nos Dieux se promet l'opulence ,
 Tant de brigands armés , de soldats inhumains
 Souffriront-ils que Rome échappe de leurs mains ?
 Et que la paix brisant leurs lances homicides ,
 Leur ravisse le fruit de tant de parricides ?

C O R I O L A N .

Eh , que peuvent leurs bras , sans le secours du mien ?
 De leurs projets sanglants , ô Rome , ne crains rien :
 Ce n'est qu'à ma valeur qu'Antium doit sa gloire :
 Mon courroux , dans son camp , a fixé la victoire ;
 Et sans moi , ses guerriers , en bute à leurs destins ,
 Seroient cachez encor , dans les marais Pontains.
 Ne vous flattez donc pas , cohortes effrénées ,
 D'enchaîner sous vos loix , mes hautes destinées.

Ma gloire est au-deffus de vos lâches complots :
Les hommes tels que vous , font faits pour les héros.
Notre sort fut toujours de maîtriser le vôtre :
Servir est votre état , & regner est le nôtre.

VIRGILIE.

Le soldat mutiné connoît-il le devoir ?

VOLUMNIE.

Il connoît la terreur , qu'inspire le pouvoir ;
Et Tullus , s'il le faut.....

VIRGILIE.

Tullus est Antiaté :

Contre nous , contre Rome , enfin sa haine éclate.

CORIOLAN.

Que Tullus enchainant & les Dieux & le sort ,
Des Romains qu'il déteste , ait conjuré la mort ,
Contre Tullus , le sort , les Dieux & leur puissance ,
Des Romains attaqués je prendrai la défense.
Oui , je puis dans ce camp , reporter la terreur ;
Et ma vertu fera ce qu'a fait ma fureur.
Je ne reçois ici des loix , que de moi-même ;
Tout y doit respecter ma volonté suprême.
Qu'on me connoisse : allons.

VIRGILIE.

Ah ! je suivrai vos pas :

Je ne vous quitte point.

SCÈNE IV.

CORIOLAN , VOLUMNIE , VIRGILIE ,
NONIUS , Gardes.

NONIUS.

SEIGNEUR , tous vos soldats ,
Au seul nom de la paix , rallument leur audace ,

On se mutine : on court : on s'écrie : on menace ;
 Déjà deux legions fondent sur les Romains ;
 Vers la porte Latine , elles en sont aux mains.
 Dans ce désordre affreux , la discorde fatale
 Peut rendre , en un instant , l'attaque générale.
 Montrez-vous : paroissez. De cet immense corps
 Vous seul pouvez , Seigneur , maîtriser les ressorts.

C O R I O L A N.

Oui , tous ces factieux , qu'enhardit mon absence ,
 N'oseront un moment , soutenir ma présence :
 Volons.

V I R G I L I E.

Arrête : apprens les dangers que tu cours ;
 Si Rome ne périt , c'en est fait de tes jours :
 L'implacable Tullus médite un double crime :
 Il demande en ce jour , Rome ou toi , pour victime.

C O R I O L A N.

Je brave ses projets.

V I R G I L I E.

Ah ! ne t'aveugle pas.

Sa haine osera tout.

C O R I O L A N.

Elle craindra ce bras.

V I R G I L I E.

Mon ame , je le sens , ne peut rien sur la tienne ;
 Eh bien ! vole à la mort ; j'y cours.

C O R I O L A N , *aux Gardes.*

Qu'on la retienne.

à Nonius.

Vous , brave Nonius , commandez en ces lieux.

en lui montrant sa mère & son épouse.

J'abandonne , à vos soins , ce dépôt précieux.

Pour mieux le protéger , disposez de ma garde.

TRAGÉDIE.

47

VIRGILIE.

Hélas ! à quels revers ton grand cœur se hasarde.
Crains le Volsque , Antium , mon pere.

VOLUMNIE.

Ne crains rien ;

De nos murs , ô mon fils , sois toujours le soutien ;
Désarme tes soldats : accomplis nos oracles ;
Et marche vers la gloire , à travers les obstacles.

SCENE V.

VOLUMNIE , VIRGILIE , NONIUS , *Gardes.*

VIRGILIE.

Où court-il ? il se perd.

VOLUMNIE.

Il sauve les Romains.

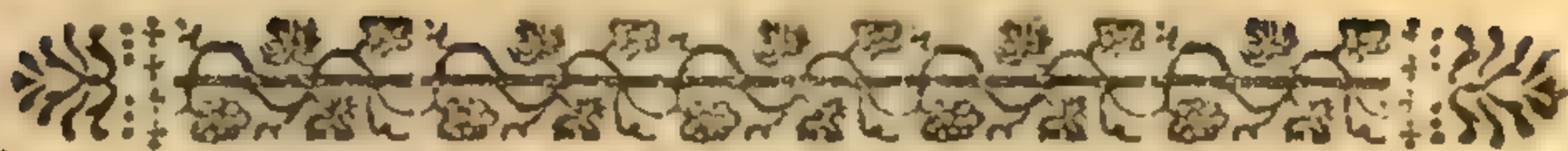
VIRGILIE.

Mais qui le sauvera des Volsques inhumains ?
Ah ! ne différons plus : hâtons-nous de le suivre.
Mourons s'il doit mourir , & vivons s'il doit vivre :
Défendons un époux ; en ai-je le pouvoir ?
On m'entoure : on m'observe. O trouble ! ô désespoir !
L'excès de mes malheurs lasse enfin ma constance.
Quoi , vers ses meurtriers , Coriolan s'avance !
Les Volsques mutinés vont bientôt l'investir !
De leur rage , grands Dieux , daignez le garantir.
Mais que dis-je ! insensée , & qu'est ce que j'espere ?
Les Dieux sont à mes cris aussi sourds , que mon pere.

VOLUMNIE.

Attendez tout du Ciel , & croyez qu'aujourd'hui ,
Puisqu'il touche mon fils , il devient son appui.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

TULLUS, NONIUS.

TULLUS.

Ainsi de ce Romain la bouillante éloquence
Étonne mon génie, & confond ma prudence.
La force de son bras passe dans ses discours :
qu'il parle, ou qu'il combatte, il triomphe toujours.

NONIUS.

Quoi ! sans cesse accablés de sa gloire importune ,
Nous faut-il , malgré nous , plier sous sa fortune ?

TULLUS.

O du foible Antiacte inutile courroux !
Nous n'avons plus , ami , d'espérance qu'en nous :
Rome l'emporte enfin.

NONIUS.

Mais , Seigneur cette armée ,
Qui respiroit le sang , le meurtre

TULLUS.

Il l'a calmée.

NONIUS.

Comment en a-t'il pu dissiper les complots ?

TULLUS.

Comme le Dieu des mers tranquilise les flots,
En se montrant.

NONIUS.

O Ciel ! & nos lâches cohortes....

TULLUS.

Se mêlent aux Romains , qui leur ouvrent leur portes.
Les Romains , à leur tour , éperdus & surpris ,
Pressent contre leur sein , nos soldats attendris ;
Dans leur saisissement , tous répandent des larmes ;
Tous brisent à l'envi , leurs redoutables armes ;
Et tous de leur valeur détestant les forfaits ,
Jurent , en s'embrassant , une éternelle paix.

NONIUS.

Eh bien ! vils spectateurs de leur coupable ivresse ,
Irons-nous sans rougir , partager leur tendresse ?
Laisser le joug d'un traître , en esclaves soumis ?
Dans nos bras tous sanglants serrer nos ennemis ?
Signer enfin la paix ?

TULLUS.

Que plutôt la tempête ,

Qu'excite mon courroux , retombe sur ma tête.
Rien ne peut me soumettre à cette indignité ,
Non , non , Rome entre nous il n'est point de traité ;
Ces frivoles liens , qu'a tissé le parjure ,
N'ont jamais plus duré , que ta crainte ne dure.
Aussi tes vains sermens , sur l'intérêt fondés ,
Par le même intérêt , sont toujours mal gardés.
Le cours de nos malheurs , tes succès & tes crimes ;
La raison , & le tems m'ont appris tes maximes.
Promesses , & devoirs , rien n'est sacré pour toi :
Ta grandeur , en tout tems , fait ta suprême loi ;
Ainsi que ma fureur la tienne est implacable ;
Et qui peut t'accabler , se perd , s'il ne t'accable.

NONIUS.

Mais fier de son triomphe , & plus audacieux ,
Coriolan bientôt va paroître à nos yeux.

Perfide ! le succès trompera ton attente.
 Qu'espere-tu ? la paix se signe dans ma tente.
 Là sur ce même autel , où président nos Dieux ,
 Où tu crois m'arracher des sermens odieux ,
 Là nos chefs , nos héros , les vengeurs de la terre
 Jurent tous aux Romains une éternelle guerre.
 Oui : ces fiers ennemis de Rome & de la paix.
 Secondent , Nonius , ma haine & mes projets.
 Joins ces braves guerriers , vole & fers ma vengeance.
 Quelqu'un vient ; hâte-toi ; c'est lui même : il s'avance.
 Je vais , pour le changer redoubler mes efforts ,
 Et porter dans son sein , le trouble & les remords.

S C E N E II.

C O R I O L A N , T U L L U S.

T U L L U S.

TOI , qui promettois Rome à ma juste colere ;
 Toi qui l'oses sauver , arrête téméraire ;
 Calme tes sens : approche : écoute ; & juge toi.
 Séduit par tes sermens , j'ai compté sur ta foi ,
 Sur mes dons prodigués , sur la reconnoissance ,
 Sur le long souvenir , qui suit toujours l'offense.
 Ne le devois-je point ? arbitre de tes jours ,
 Je pouvois d'un seul mot en terminer le cours ;
 Lorsque chassé de Rome , & cherchant un azile ,
 Tu vins solliciter ma bonté trop facile.
 Aux Volsques immolés , je devois ton trépas :
 Mais aux cris de leur sang , je ne l'accordai pas.
 Tu respirez : c'est peu : ce qu'on ne pourra croire ,

Je

Je t'éleve moi-même au faite de la gloire :
 Je quitte en ta faveur , rang , dignités , pouvoir ;
 En un mot mes bienfaits ont passé ton espoir.
 Tu projettes d'abattre une ville ennemie ;
 Je reveille à l'instant ma vengeance endormie ;
 D'armes & de coursiers , d'argent & de soldats
 Ma prompte vigilance épuise nos États ;
 Et depuis Tatius , sur sa rive alarmée ,
 Le Tibre n'a point vu de si nombreuse armée.
 L'honneur de la guider n'appartenoit qu'à moi ;
 Quelque brillant qu'il fut , je m'en privai pour toi.
 Enfin après trois ans de périls , de batailles ,
 Nous voilà parvenus , au pied de ces murailles.
 Sans doute nous allons recueillir l'heureux fruit ,
 Que tant de sang , de morts , de combats ont produit ;
 Faire de Rome en cendre une nouvelle troye.
 Que dis-je ! de nos mains tu ravis notre proie ;
 Tu fauves les brigands , que tu dois égorger ,
 Tu trahis les amis , que tu devois venger.
 O comble d'infamie ! ô perfides promesses !
 C'est Rome , que tu suis , & c'est moi , que tu laisses :
 Rome , qui t'a banni ; moi , de qui la bonté ,
 Dans le sein de l'exil , & de l'obscurité ,
 Te couvrit , t'accabla de gloire , & de puissance.

C O R I O L A N.

Vantez moins ces honneurs , dont ma raison s'offense :
 Quels que soient les bienfaits qu'a versé votre main ,
 Sachez qu'ils sont encore au-dessous d'un Romain ;
 Et que dans les revers , toujours ferme , & tranquille ,
 Un banni , tel que moi , consacre son azile.
 Dans sa fureur , le peuple envain m'exile-t'il.
 Ma gloire m'environne , & me suit dans l'exil ;
 Et fussé-je tombé dans l'infortune extrême ,
 Trahi du sort , des Dieux , je me reste à moi-même.

Je vous fis , j'en conviens l'arbitre de mon sort ;
 Mais qui vous le commit redoutoit peu la mort.
 Ne vous parez donc pas d'une bonté stérile :
 A vos cruels projets ma vie étoit utile ;
 Et votre politique , adoptant mon courroux ,
 M'accabla de bienfaits , moins pour moi , que pour vous ;
 Quoiqu'il en soit , de sang encore dégoûtante ,
 Ma main a bien servi votre haine constante :
 Circée est dans vos fers , & cent nobles cités
 Ont reçu dans leurs murs , vos soldats redoutés.
 J'ai formé , j'ai rempli les projets les plus vastes ;
 Mes exploits immortels ont illustré vos fastes ;
 Et le Volsque autrefois connu par ses revers ,
 Du bruit de sa valeur entretient l'univers.

T U L L U S.

Que m'importe ce bruit , cette gloire frivole ?
 Qu'as-tu fait , si ton bras sauve le Capitole ?
 Vois les effets sanglans de ton fatal retour ;
 Ces exploits si vantés nous perdront quelque jour :
 Rome , de nos succès justement indignée
 Nous punira bientôt de l'avoir épargnée ;
 Et ces vaincus soumis , devenus nos vainqueurs ,
 Ne retrouveront plus nos bienfaits , dans leurs cœurs.

C O R I O L A N.

Ils y retrouveront le tribut légitime
 Qu'offre le vice même , à la vertu , l'estime.

T U L L U S.

Elle germe souvent , dans l'ame d'un ingrat.
 Tu combats , en héros ; pense en homme d'état.
 Immole qui t'offense ; & politique habile ,
 Ne diffère jamais une vengeance utile.

C O R I O L A N.

Que me conseillez-vous ? ah ! du sang des Romains
 Je n'ai , jusqu'à présent , que trop rougi mes mains.

Esclave d'une haine implacable , & barbare ;
Un seul de mes combats a peuplé le ténare.
J'en frémis : je préfère à l'art cruel , affreux ,
D'égorger les mortels , l'art de les rendre heureux.

TU ILIUS.

C'est ainsi , qu'ennivré de cette fausse gloire
Tatius dans ces murs guidé par la victoire ,
Aux brigands consternés , qui sont à ses genoux ,
Pardonne , les relève , & tombe sous leurs coups.
Moi , qui dans l'avenir étend ma prévoyance ;
Je vois le piège , où court ton aveugle imprudence.
Je connois les Romains ; peu touchés des bienfaits ,
Les affronts , dans leur cœur ne s'effacent jamais.
Crois-tu donc les gagner ? va , tes armes fatales
De revers trop sanglants ont rempli leurs annales.
Les traîtres te perdront , si tu ne les perds pas :
En embrassant tes pieds , ils jurent ton trépas.
Et nous , jurons leur mort.

CORIOLAN.

Non , jamais ma tendresse
N'éprouva du soupçon l'odieuse faiblesse ;
Ami sans défiance , ennemi sans pitié ,
Je ne fais ni haïr , ni chérir à moitié ;
Et sur un foible jour , ma débile prudence
Ne craint , ni ne punit les crimes , par avance.
Enfin né fier & haut , mon cœur impétueux
Est peut-être trop vain ; mais il est vertueux ;
Dédaigne les détours ; ignore l'art de feindre ;
Aime mieux ressentir le malheur que le craindre.
Que l'on me blâme , ou non ; tel je suis , j'ai promis :
Rien ne peut me changer.

TU ILLIUS.

Sauve nos ennemis.
Fais plus : sous leurs drapeaux , ramène la victoire ;

Livre leur tes exploits , ta fortune , ta gloire ;
 Arrache de ton front ces lauriers importuns ;
 Va de nouveau ramper , sous les lâches Tribuns ;
 Va , dans l'altière Rome , abaissant ton courage ;
 De l'obscur plébéien mandier le suffrage ;
 Va de tant de hauts faits couronnés par le sort
 Recevoir pour salaire , ou l'exil , ou la mort.
 Perds toi ; mais ne perds pas Antium , une ville ;
 Le salut de tes jours , ton soutien , ton azile ,
 Tant de Héros fameux , tant d'illustres guerriers
 Je ne me nomme pas , moi , qui , dans mes foyers ,
 Te reçus , te vouai la foi la plus sincère.

C O R I O L A N .

Moi , trahir Antium , les Volsques , vous mon pere !
 Moi , vous perdre ! ah ! je veux qu'ainsi qu'aux immortels ;
 Rome , à vôtre clémence , élève des autels ;
 Qu'un pardon généreux , tracé , dans notre histoire ,
 D'un héros bienfaisant éternise la gloire ;
 Et que dans nos remparts , le nom de Romulus
 Ne soit pas plus chéri , que celui de Tullus.
 Oui , je le veux ; allons : & que sous votre auspice ;
 Une paix solennelle , à jamais nous unisse.

T U L L U S .

Que la fureur plutôt , renouant nos liens ,
 T'inspire des transports aussi vifs que les miens ;
 Et que sa main sanglante , à punir toujours prête ,
 Fasse encore siffler ses serpens , sur ta tête.
 Rappelle tes affronts : suis moi : viens : que ton bras
 Purge enfin l'univers de tant de scélérats.
 Viens : ne diffère plus : l'heure fuit : le tems vole.
 Puisque tu peux l'abattre , abats le Capitole.

C O R I O L A N .

Lié par le devoir , enchaîné par l'honneur ,
 Que puis-je ? j'ai promis : je vous l'ai dit , Seigneur.

T U L L U S.

Quel prétexte prends tu ? si l'honneur t'intéresse ,
Ainsi que les Romains , n'ai je pas ta promesse ?
Faut-il que pour moi seul , elle soit sans pouvoir.

C O R I O L A N.

J'abjure des sermens faits dans le désespoir.

T U L L U S.

Les Dieux m'en sont garans.

C O R I O L A N.

Non , non , les Dieux augustes
N'ont jamais garanti des promesses injustes.

T U L L U S.

Eh bien ! à leur défaut , ce bras , que tu trahis ,
Remplira tes sermens , vengera mon pays.
Oui , ma valeur bien-tôt de cris , de funérailles ;
De ruines , d'horreur va remplir ces murailles.
Sans pitié , dans le sang , je vais plonger mes mains ;
Jusqu'au pieds des autels massacrer les Romains ;
Enrichir les enfers de leurs ombres profanes ;
Et de tous nos héros satisfaire les manes.

C O R I O L A N.

Ah ! Seigneur , n'allez pas , guidé par le courroux ,
Me réduire peut-être à me venger de vous.
Je dois protéger Rome , & mon audace extrême ,
Si les Dieux l'attaquoient, s'en prendroit aux Dieux même.
Terminons nos débats : signons enfin la paix :
Du Volsque , & du Romain remplissons les souhaits.

T U L L U S.

Qu'oses-tu demander ?

C O R I O L A N.

Ce que le Camp demande.

T U L L U S.

Un vil peuple !

C O R I O L A N.

N'importe ; il supplie.

C O R I O L A N ,

T U L L I U S .

. Ils commande !

C O R I O L A N .

Cédez donc :

T U L L I U S .

. Moi , plier !

C O R I O L A N .

Oui , sous le joug des loix ,

Qui de la multitude ont emprunté la voix.

T U L L I U S , avec emportement.

Traître , viens donc signer cette paix abhorrée

Il s'avance , avec Coriolan , jusqu'à l'entrée de la tente ; il l'arrête , & revient.

Mais que fais tu ? tu cours à ta perte assurée.

Malheureux ! je ne fais : un reste d'amitié ,

Dans mon cœur attendri , fait parler la pitié.

Écoute ses Conseils : il en est tems encore :

Cède : rends toi : faut-il que pour toi je t'implore ?

Les pièges de la mort environnent tes pas ;

Pour sauver les Romains , du moins ne te perds pas.

Garde toi d'irriter la vengeance & l'envie :

Sais tu combien de bras s'arment contre ta vie ?

C O R I O L A N .

Je les redoute peu.

T U L L I U S .

Quoi donc ! ton cœur altier

Est-il environné d'un triple mur d'acier ?

A mes empressemens est-il impénétrable ?

C O R I O L A N ,

Ainsi que le destin , il est inébranlable.

T U L L I U S .

Rome t'a bien fléchi ; ne puis-je t'émouvoir ?

C O R I O L A N .

Comme elle , dans mon sein rappelez le devoir.

TULLUS.

J'y rappelle un motif plus puissant, plus solide,
Ton intérêt.

CORIOLAN.

Est-il, où le crime reside ?

TULLUS, avec fureur.

C'en est trop : ton audace étouffe ma bonté.
Entre : subis ton sort, & signe le traité.

SCENE III.

VOLUMNIE, VIRGILIE.

VOLUMNIE.

Vous l'entendez : la paix si, long-tems exilée ;
Dans cet heureux séjour, est enfin rappelée ;
Et Tullus, imposant un terme à ses travaux,
Va sceller le bonheur de deux peuples rivaux.
Ma fille, calmez donc ces mortelles alarmes :
L'éclat de ce grand jour est-il fait pour les larmes ?
Tout nous rit : la clémence enchaîne nos vainqueurs.
La joie, & les plaisirs ennivrent tous les cœurs.
Au milieu des festins, les Volsques, & nos troupes
De fleurs parent leurs fronts, & couronnent leurs coupes.

l'on entend du bruit.

VIRGILIE.

Qu'entends-je ! ô Ciel ! quel bruit ! Dieux, sauvez mon
époux.

Courons à lui : volons.

SCENE IV.

TULLUS, VOLUMNIE, VIRGILIE.

VIRGILIE, à Tullus, qui sort, avec précipitation.

Ah ! mon pere, est-ce vous ?
Calmez le trouble affreux de mon ame égarée.

TULLUS.

C'en est fait : pour toujours la paix est assurée.

VIRGILIE, avec transport.

La paix ! me dites vous ? Quoi ! les Dieux attendris
N'auroient point rejeté mes sanglots, ni mes cris !
Vous m'aimeriez encor.

VOLUMNIE.

Votre auguste clémence
Nous promettoit, Seigneur, cette grande alliance.

TULLUS.

Elle est enfin scellée.

VOLUMNIE.

O jour trois fois heureux !
Ma main va de festons ceindre un fils généreux,
Un fils toujours héros. Qu'il vienne ! qu'il paroisse !
O mon fils ! noble objet de toute ma tendresse !

TULLUS.

Vous le verrez bientôt.

VIRGILIE.

Je ne fais quel effroi
De mes sens étonnés s'empare malgré moi !
Mon époux ne vient point.

VOLUMNIE.

VOLUMNIE.

Pour voir tout ce qu'elle aime,
D'une mere excusez l'empressement extrême.

Faites venir mon fils.

VIRGILIE.

Rendez-moi mon époux.

TULLUS, *souleve un des coins de la tente,
leur montre Coriolan mort, & percé de coups.*
Je le veux : le voilà , digne de toi , de vous ,
De moi , de Rome enfin.

VIRGILIE.

O perfidie ! ô rage !

VOLUMNIE.

Ah Barbare ! O mon fils !

TULLUS.

Reconnois ton ouvrage ,
Mere dénaturée , & d'un œil assuré ,
Vois ce fils qu'à nos coups ta fureur a livré.
Tes larmes en ont fait d'un héros , d'un grand homme ,
Un sacrilege , un traître , un esclave de Rome.
Pour prix de tes forfaits , je le rends à tes vœux ;
Mais pâle , mais sanglant , mais tel que je le veux.
Tu recules d'horreur ! approches , & sois Romaine ;
Epreuve , à son aspect , une joye inhumaine ;
De son brillant triomphe ordonne les apprêts ;
Mais pour ceindre son front , va cueillir des cyprès.

VOLUMNIE.

Monstre ! Rome est sauvée. Envain ta barbarie
Insulte à ma douleur & brave ma patrie ;
Mon fils sera vengé : Rome , sur son tombeau ,
Versera tout le sang de son lâche bourreau.

60 CORIOLAN, TRAGÉDIE:

Contre elle , tu n'as plus de bras , qui te soutienne ,
Et la mort , que je pleure , est l'arrêt de la tienne.

T U L L U S.

Avant que ton présage , & tes vœux soient remplis ,
J'aurai pu réunir les Romains à ton fils.

Fin du Cinquieme , & dernier Acte.

Balze, Nicolas

Coriolan

Paris 1776

P.o.gall. 195

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10088154-1